

Le Samedi

VOL. II.—NO. 25

MONTREAL 29 NOVEMBRE 1890

(PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO, 5 Cts.)

CHICANE DE FEMMES



Britannia à ses enfants :—Ne faites pas attention, mes chéris. Laissez-lui prendre ses airs. Ça ne nous empêchera pas de vivre !

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 29 NOVEMBRE 1890.

CHASSE-SPLEEN

C'est s'enrichir que de s'ôter des besoins.

Il faut bien des pelletées de terre pour enter-
rer la vérité.

Si les notaires ont un patron, ce doit être
Saint-Protas.

Nous avons tous assez de force pour supporter
les maux d'autrui.

Là où la cuisine n'est pas un art, la pharmacie
n'est pas une science.

Les partis au pouvoir ont une grande sainte à
invoquer: Sainte-Perpétue.

On ne désire devenir un ange que lorsqu'on a
échoué dans toutes les autres carrières.

D'après les médecins, il n'y a pas un homme
sur cent qui emploie tous ses poumons.

La curiosité devrait être du genre masculin
puisque elle a l'ancien Loth (disons: vingt culottes).

L'homme d'un mauvais caractère ressemble à
un pot de terre facile à casser, difficile à raccom-
moder.

"Je ne t'en dis pas plus long, écrit un député
de Québec à sa femme: car j'ai si froid aux pieds,
que je ne puis tenir ma plume."

Voulez-vous être aimé? Faites comprendre
que vous savez qu'on vous aime et que cette affec-
tion vous rend heureux.

Une louange délicate anime et double les for-
ces. Elle fait oublier la fatigue, elle retrempe
l'âme, elle rend surtout dévoué.

La boue a deux grands inconvénients: elle fait
des taches noires sur les bas blancs et des taches
blanches sur les bas noirs.

Voulez-vous du dévouement autour de vous?
Supposez-en, et faites, de temps à autre, appel à
ce dévouement comme s'il existait réellement.

On représente la déesse Justice avec une ba-
lance, parceque s'il s'élève une querelle entre
deux plaideurs, c'est elle qui est chargé de l'apai-
ser.

Voulez-vous être bien servi? Montrez-vous
content de ceux qui vous servent et trouvez quel-
quefois que personne ne ferait mieux qu'eux, le
travail qu'ils ont fait.

Une jeune dame blâmée d'avoir laissé trouver
ses gants dans la poche d'un jeune homme, s'est
contentée de répondre qu'elle ignorait ce dont on
parlait et qu'elle n'y avait pas mis la main.

En 1860, une femme perdit deux écus qui pas-
sèrent à travers une fente du trottoir. La semaine
dernière on leva deux des planches en question,
et la femme qui n'avait cessé de songer à sa
perte, a retrouvé les deux pièces d'argent. Cette
tirelire monumentale se trouve dans la rue Sainte-
Catherine.

Un grand nombre d'accusés ont été envoyés
devant le grand jury, pour avoir commis les cri-
mes suivants: Tuer... le temps; massacrer...
un air; étouffer... ses convictions; frapper...
l'imagination; fausser... une compagnie; voler...
un baiser; s'emparer... de l'attention publique;
battre... des tapis; couper... dans le panneau;
briser... la glace entre deux amoureux; perpé-
trer... des vieux nouveaux jeux de mots; tirer...
le diable par la queue.

PLAUSIBLE

—Papa, pourquoi dit-on que le latin est une
langue morte?

—Parce que dans l'ancien temps on l'a parlé
à mort.

PAS AMBITIEUX

Mendiant.—J'aimerais à améliorer ma posi-
tion.

Joe.—Va travailler.

Mendiant.—Je n'en demande pas tant. Je ne
voudrais l'améliorer qu'un peu.

ÉCONOMIE SOCIALE

Madame Schamberger.—Rebecca, ma chère!

Rebecca.—Quoi, maman?

Madame S.—Quand tu reviendras du théâtre,
tu enlèveras la poudre de riz que tu t'es mise sur
la figure et tu me la garderas.

Rebecca.—Que veux-tu en faire?

Madame S.—Elle pourra me servir encore
quand j'irai au concert.

CHANGEMENT DE FRONT

A.—Qu'est donc devenu cette vieille canaille
imbécille de Bolero qui se donnait pour quelque-
chose comme colonel?

B.—Il a eu une chance sans pareille; il avait
acheté une terre sur laquelle on a trouvé de
l'amiante, il est maintenant très riche et il de-
meure sur la rue Sherbrook. Tenez, le voilà qui
vient à vous.

A.—Tiens, bonjour Général; enchanté de vous
revoir; vous vous rappelez bien votre vieil
admirateur et ami A?

LA DERNIÈRE MODE



Personne ne pouvait s'en refuser un.

MOTS D'ENFANTS

Professeur.—Exposez quel effet fera un quart
de gallon d'alcool pur sur un homme.

Bruidezing, fils (élève remarquable).—Ça dé-
pend des circonstances, c'est-à-dire de la position
sociale de l'homme. Si c'est un travailleur il sera
ivre-mort; un commerçant sera intoxiqué, et une
personne vivant de ses revenus sera lancée. Dans
le monde politique, le député sera excité, le sénateur
sera ému et le ministre particulièrement
communicatif.

En classe dans un quartier commercial.

—Messieurs, j'ai cru m'apercevoir que nombre
d'élèves s'absentaient, je vais faire l'appel.

*Suit la nomenclature des dix-neuf élèves. Après
l'appel le maître met ses lunettes.*

—Vous avez tous répondu et vous n'êtes que
trois.

Un élève.—Nous avons des procurations pour
les autres.

*Mademoiselle Parvenu (9 ans, montrant à une
amie pauvre le poulailler élégant attaché à la
villa de papa).*—Ça c'est des poules noires d'Es-
pagne. Papa a fait venir des œufs d'Espagne,
express et nous les avons couvés nous-mêmes.

L'amie pauvre.—Vrai! et avez-vous des œufs
tous les jours?

Mademoiselle Parvenu.—Nous pourrions si
nous voulions, mais notre position nous permet
de ne pas faire travailler nos poules comme les
poules des pauvres et nous ne leur demandons
que deux ou trois œufs par semaine.

Tom.—Maman, est-ce que ce serait un péché
de faire un cerf volant aujourd'hui?

Maman.—Oui, mon enfant, c'est dimanche.

Tom.—Mais maman, si je le faisais avec la
Semaine Religieuse?

Mme Harpagon (domnant à dîner).—Votre pe-
tit garçon ne paraît pas avoir grand appétit.

Mme Prudence.—Non, il est très délicat.

Mme Harpagon.—Est-ce qu'il n'y a rien qui
te ferait plaisir mon petit homme?

Le petit homme.—Non, madame. Maman m'a
dit qu'il n'y avait jamais rien à manger chez
vous; alors elle m'a bourré avant de partir;
vous comprenez; je ne peux pas manger comme
un cochon. Pas vrai?

*M. Martinet (père sévère qui donne trop sou-
vent le fouet à ses enfants).*—Narcisse tu n'as pas
honte; voilà à peine un mois que je t'ai acheté
ces pantalons et le fond ne tient plus.

Narcisse (qui se rappelle les chaussettes reçues).—
Ce n'est pas de ma faute, c'est toi qui l'as usé.

*Monsieur L... est aussi avare qu'il est riche et
il dispute sans cesse sa femme pour chaque centin
qu'elle dépense. L'autre jour son épouse l'a rendu
père d'une petite fille et la servante apprend la
nouvelle au jeune ami de la famille en lui disant:*

—Le marchand de bébés est passé et ta ma-
man t'as acheté une jolie petite fille.

—Faut pas le dire à papa, répond l'héritier du
nom; il le saura bien assez tôt et il fera
encore une scène à pauvre maman pour la dé-
pense.

À l'école du Dimanche.

Maîtresse.—Si vous étiez dans le trouble et la
gêne à qui vous adresseriez-vous?

Bob.—Là où il y a trois boules à la porte.
Papa y va toujours.

Papa.—Louis, quels étaient les deux garçons
qui se battaient ce matin dans l'allée?

Louis.—L'un, c'était Onésime Reindur.

Papa.—Et l'autre?

Louis (d'un air dédaigneux).—L'autre a été
rossé. Je ne crois pas que vous teniez à le con-
naître.

PROVERBE ERRONÉ

Bouleau.—Le temps c'est de l'argent.

Rouleau.—Possible; mais j'aimerais mieux
trouver une fille qui a quarante mille piastres
qu'une qui a quarante ans.

LE PLUS FORT EST FAIT



Le mari. Ma chère ; je viens de le finir. Un livre de cinq cents pages.

La femme. Un livre ! Où est-il ?

Le mari. Ici, dans mon cerveau.

LA SOLUTION DU "CHEVAL ET DE LA VACHE"

On nous écrit :

Papa-Cible, qui réclame un abonnement gratis à votre excellent journal, pour avoir expliqué pourquoi un cheval se lève sur les pattes de devant, alors que la vache se lève sur les pattes de derrière, me paraît avoir mis le pied dans un guépier et c'est moi, Pancrace Daniel Lenoir, qui vais le lui prouver.

Son explication du tirage est tirée par les cheveux. La chose est beaucoup plus simple qu'il ne le suppose.

Le cheval se lève sur les pattes de devant, parce que ses pattes de derrière sont ses armes défensives et que, comme l'homme, un autre animal, il a besoin de prendre un point d'appui quelconque avant de se servir de ses armes. Les animaux herbivores—ça c'est pour le naturaliste Papa-Cible—sont craintifs et leur première sensation, lorsqu'ils s'éveillent ou sont surpris, est une sensation de peur, de là le mouvement dont vous demandez l'explication.

Quant aux vaches, leurs armes sont à l'avant : les cornes ; et voilà pourquoi, toujours pour le même motif, elles se lèvent sur leurs pattes de derrière.

Hourrah ! A moi l'abonnement. Adressez votre journal à
PAN. DAN. LENOIR,
Beauport.

NOTE EDITORIALE : C'est fait.

Monsieur le rédacteur du SAMEDI, Montréal.

Pourriez-vous me dire quand un bœuf, qui fait partie de la famille des ruminants, se lève sur ses pattes de derrière, si c'est pour être tiré... au fusil.

Ti Jos. CAUCOUROU.

ELLE AURAIT DU CHANGER

Les vieux amis sont les vrais amis. Adèle avait quitté son village depuis de longues années et retournait au pays de son enfance presque femme mûre. La première personne qu'elle rencontra fut la mère d'une de ses compagnes de classes, qui la reçut avec plaisir.

—Ainsi, vous voilà revenue, Adèle ; savez-vous qu'il y a vingt ans que je ne vous ai vue ?

—C'est vrai, vingt longues années, et pourtant vous m'avez reconnue ; je n'ai pas beaucoup changé, n'est-ce pas ?

—Non Adèle, mais je ne vous l'aurais pas dit, si vous ne me l'aviez pas demandé ; je n'aime pas à faire de la peine aux gens.

SE LEVER AVEC LE COQ

(Pour le SAMEDI)

Que de blagues n'a-t-on pas contées et écrites sur les avantages qu'il y a de se lever de bon matin ! Il y a des gens, qui aiment à se lever au beau milieu de la nuit ; c'est un goût comme un autre et puis qui y trouvent leur plaisir : pourquoi s'en formaliser ? Poser une règle générale sur le sujet est simplement de la folie. Certaines personnes ne sont propres à rien tout le reste de la journée, si elles se lèvent de bonne heure ; leur énergie est amortie, leur imagination lourde et leur esprit abattu.

Mais on dit : Vous pouvez si bien travailler le matin ! Certainement quelques-uns le peuvent, mais d'autres travaillent mieux le soir ; il y en a d'autres qui s'accrochent mieux de l'après-midi.

L'expérience, fondée sur de nombreux essais, doit être votre seul guide en cette matière.

Les enfants d'école et les jeunes gens en général doivent se lever de bon matin, car il est prouvé que les neuf dixièmes peuvent l'endurer, et que cela leur est avantageux. Mais que personne ne se rende malheureux à l'idée qu'il aurait été cent fois meilleur s'il s'était levé tous les matins avec le jour.

La moitié du genre humain serait mort avant cinq ans, s'il fallait suivre cette coutume.

JACQUES ET MARIE

(Pour le SAMEDI)

Avez-vous jamais remarqué la différence qui existe entre garçons et filles, en fait de générosité ?

Jacques et Marie se rendent à l'école et rencontrent un chat ou un oiseau blessé. Neuf fois sur dix, la jeune fille s'arrêtera pour caresser et soigner l'animal ; le garçon, au contraire, passera outre avec un haussement d'épaules, et continuera tranquillement sa route.

C'est Marie, qui apporte des fleurs à la pauvre malade, qui passera ses journées près de sa couche, pour la soigner, cherchant à se rendre utile de mille manières, au lieu de partager les jeux des enfants de son âge.

Jacques, de sa nature, déteste une chambre de malade, et n'a que très peu de sympathie pour le malheur ou la peine.

Mais si Jacques et Marie ont chacun \$10 à dépenser, dix chances contre une que c'est Jacques, qui s'en débarrassera le premier. La jeune fille, au contraire, mettra toutes ses ressources en jeu pour conclure un marché et elle n'est pas satisfaite, parce qu'elle croit que le marchand ne lui en donne pas assez pour son argent.

Si toutefois vous vous donnez la peine d'approfondir cette différence de caractère, elle est plutôt apparente que réelle. Au fond, Marie n'est pas plus aimante que Jacques, ni Jacques plus libéral que sa sœur. Cette différence provient tout bonnement de la manière que ces enfants ont été élevés. On a donné de bonne heure de l'argent au garçon, il a appris à s'en servir et à le dépenser, tandis que la jeune fille, accoutumée à la vie d'intérieur, est tout à sa tendresse et ne cherche qu'à faire des épargnes.

Les petits défauts de caractère de Jacques et de Marie, disparaîtraient bien vite si l'on traitait journellement le garçon avec plus de douceur et de gentillesse et si l'on apprenait à la jeune fille le cas que l'on doit faire de l'argent.

LAISSÉ A SON CHOIX

(Pour le SAMEDI)

Dans une certaine ville, dont j'oublie le nom, un artiste devait faire un tableau représentant le saint fondateur d'un ordre religieux. Or, il se trouvait y avoir dans ce même temps et dans cette même ville, cinq couvents de religieux portant habits différents, mais tous reconnaissant le saint dont il est question pour leur fondateur. Les cinq supérieurs, à l'insu les uns des autres, vont trouver notre artiste, et lui prouvent clairement, comme 2 et 2 font 4, que le fondateur portait leur habit et nul autre. Une pièce d'or laissée dans la main de l'artiste, achevait chaque fois de le convaincre. L'artiste s'était donc engagé à représenter le saint portant cinq habits différents. Le jour fixé pour l'exhibition du tableau arriva. Parmi les spectateurs, on pouvait voir les cinq supérieurs qui se poussaient bien un peu de l'avant, certains qu'ils étaient de leur victoire prochaine. On tire le rideau ; le saint était bien là, et l'artiste avait tenu parole aux cinq supérieurs, et voici comment : Le saint était au lit, les couvertures tirées jusque sous le menton, et près du lit, les cinq habits étaient suspendus attendant que le saint se levât et choisit lui-même.

CHAT ECHAUDÉ CRAINT L'EAU FROIDE

Joe Milpattes avait assuré sa maison pour \$5,000. Avec le temps elle brûla et il se rendit au bureau de l'assurance pour toucher sa prime. « Un moment, lui dit l'agent ; si vous regardez au dos de votre police, vous verrez que nous avons le choix, soit de vous payer la prime, soit de vous remplacer la propriété détruite. Après avoir réfléchi, nous avons trouvé que nous pouvions vous rebâtir une maison plus grande et plus belle que celle que vous avez perdue pour \$4,000 et nous allons le faire. »

C'est ce qui arriva.

Quelques mois après un courtier d'assurance sur la vie, visita Joe ; mais il ne put réussir à lui faire prendre une police d'assurance sur sa vie. Il l'engagea alors à faire assurer sa femme.

—Ma femme ! s'écria Joe ; supposons que je l'assure pour \$5,000 et qu'elle meure ! croyez-vous que je toucherai la prime ? pas du tout ; votre chef me dira : « Regardez au dos, » et il me donnera une femme qu'il me fera accroître plus grande et plus belle que la première. Vous savez, j'ai déjà été pincé une fois.

MÉLÉ



C'h'llrole ! (hic) Une chlef qu'hallait si bi-n hier ! Q'huicquhui va m'shoullier dedans ?

NOS CHÉRIS



Tommié. — Je vous ai apporté un verre de vin, monsieur le ministre.

L'Honorable M. X. — Un verre de vin ! Pourquoi cela ?

Tommié. — Je n'ai jamais vu boire de poisson, et maman disait hier que vous pouvez boire comme un maskinongé.

LES ÉPERVIERS ET LES TRAINS DE CHEMIN DE FER

La promptitude avec laquelle certains oiseaux se prévalent des découvertes modernes est un argument très fort en faveur de la théorie que l'intelligence animale n'est pas différente de l'intelligence humaine en espèce, mais seulement en intensité.

Un mécanicien sur un des chemins de fer en Écosse, a, paraît-il, remarqué que les éperviers, genre *Émérillon*, se servent régulièrement des trains.

Ils volent en arrière à peu de distance, cachés en partie par la fumée.

Lorsque les chars passent à toute vitesse à travers les champs et les prairies, les petits oiseaux s'envolent en essaims, et pendant qu'ils luttent contre l'étourdissement, parce que, généralement, ne calculant pas la vitesse d'un train, ils se laissent frapper par lui, l'épervier fond sur eux et se procure une proie facile.

S'il manque son coup, il va reprendre sa place derrière le train, en attendant une nouvelle occasion. L'ingénieur assure que l'épervier suit facilement les trains de la plus grande vitesse.

UNE CHANCE ENTRE MILLE

La famille Astor de New-York fréquente rarement les magasins, même ceux des modistes les plus en renom. La présente Mme Astor vient toutefois de mettre à la mode une petite couturière des plus intéressantes.

Une jeune fille, après s'être imposée à elle-même et avoir imposé à sa mère de nombreux sacrifices, réussit enfin à obtenir un diplôme d'institutrice.

Elle fut placée dans école publique ; mais elle était tellement timide et tellement nerveuse, qu'elle ne put exercer une autorité suffisante sur les grands garçons. La discipline n'était pas son

fort et sous l'empire du découragement, elle se promenait dans la rue, accablée des plus tristes pensées.

Le cœur à moitié brisé, perdue d'esprit et presque défaillante, elle alla donner contre une vitrine de modiste où s'étaient orgueilleusement les dernières modes de Paris. Ce déploiement de luxe la fascina, et elle se rendit à la banque pour en retirer ses dernières économies. Elle alla ensuite trouver un cousin qui tenait un magasin de papeterie dans une localité assez fashionable et elle le persuada de la nécessité de lui céder un petit coin de sa vitrine pour y étaler une demi-douzaine de chapeaux de sa confection. Pendant trois années d'un travail pénible, incessant et ardu, elle réussit à peine à se vêtir et à se nourrir.

Un jour, cependant, une grande dame entra dans son modeste réduit et acheta un petit chapeau noir d'un prix comparable. La dame en question, avait eu affaire à un tapissier qui demeurait porte voisine et, en passant devant le mince étalage de la modiste, elle avait été frappée par la simplicité et le bon goût qui y régnaient.

C'était madame Astor, cent fois millionnaire.

Dès ce moment, la destinée se montra moins cruelle envers la petite modiste.

Madame Astor s'empressa de faire part de sa découverte à plusieurs de ses amies et aujourd'hui la jolie petite modiste occupe un rez-de-chaussée des mieux montés sur une des avenues les plus aristocratiques et se prépare à traverser l'océan pour la seconde fois ; elle se rend directement à Paris pour faire ses emplettes et en rapporter les dernières modes.

VÉRITABLE MOYEN DE NE PAS TUER UN RAT

(Pour le SAMEDI.)

La rue Saint-Jacques a été, ces jours-ci, le théâtre d'une scène considérablement comique. Au moment où les promeneurs sont en nombre, un gamin surgit on ne sait d'où, tenant d'une main un rat d'assez belles dimensions, pris dans une cage, et de l'autre côté un petit chien à rat ne demandant pas mieux que de se jeter sur son voisin, le prisonnier.

Aussitôt une foule de curieux les entoure et, comme il arrive toujours en ces circonstances, les chiens mêmes se mettent de la partie. Un monsieur, joufflu et ventru, armé d'un énorme gourdin, veut se donner de l'importance en se constituant de son chef le maître de la situation.

Il enlève donc la cage sans cérémonie à l'enfant, en disant de son ton le plus majestueux : "Faisons les choses convenablement, sinon le

NOS CHÉRIS



Georgie. — Vous êtes un confiseur donc, vous ?

Le père oulé. — Non, mon enfant ; pourquoi me demandes-tu cela ?

Georgie. — Maman disait à papa que depuis tant de temps que vous venez manger ici, vous devez lui laisser un beau gâteau dans votre testament.

rat se sauvera. Que chacun de vous s'arme d'une canne, d'un bâton ou d'un instrument quelconque et que l'on tienne les chiens en laisse."

Chacun s'arme comme il peut et l'on se place en cercle avec les chiens au premier plan.

L'homme domine la situation d'un œil tout à fait scrutateur pour s'assurer que tout est prêt ; et levant la cage en l'air, il s'écrie de toute la force de ses poumons :

— Gare à vous, je le lâche.

Le pauvre rat est, en effet, rendu à la liberté, et ce n'est immédiatement qu'un pêle-mêle indescriptible d'hommes, d'enfants et de chiens. Chacun essaye de frapper le rat et naturellement aboutit au résultat contraire. Les chiens se jettent, d'un commun accord, sur le rat qu'ils manquent et se trouvent ensuite les uns contre les autres et engagés dans une bataille en règle. Plusieurs chapeaux ont roulé dans la poussière, maints garçons sont étendus sur le trottoir et poussent des hurlements atroces.

Profitant de la confusion générale, maître rat se faufila à travers les groupes et disparaît sournoisement.

Lorsqu'il fut bien constaté qu'il n'y avait plus de rat, notre gros homme, encore tout essoufflé, sans chapeau et tenant à la main un tronçon de canne, cria à son auditoire :

— Vous êtes tous des imbéciles et des propres à rien.

— Tu en as doublement menti, s'écrièrent plusieurs voix à la fois en s'avancant sur lui d'une manière menaçante ; bon nombre de mécontents allaient lui faire un mauvais parti, lorsqu'un gamin les mit tous en fuite par ces mots magiques :

— "La police !"

En effet, attirée par le bruit, une escouade de nos braves policiers arrivait à toute vitesse.

Ils recueillirent la trappe qui gisait sur la chaussée.

NOS CHÉRIS



UNE LEÇON DE LECTURE

La grand'maman. — Puisque tu apprends si bien à l'école, viens me faire tes lettres.

Bob. — Je n'ai pas de crayon dans le moment ; mais ça ne fait rien. Comme ça je fais A et J ; et comme cela je fais V et X. En veux-tu d'autres ?

Par câble spécial. Paris. Grand succès pour Sarah Bernhardt dans *Cléopâtre* ; elle personnifie non-seulement la reine d'Égypte, mais surtout son aiguille.

TROP EXIGEANTE



Dlle. Grandonsous. — Je lui ai dit que je l'épouserai s'il se met dans les affaires.
Dlle. Hautegomme. — Tu n'es pas raisonnable. S'il se met dans les affaires, il n'a pas besoin de l'épouser.

COMMENT ECLOSENT LES POETES

(ENVOI A M. Z... PAR *Le Samedi*)

Vous croyez? Eh bien! pas du tout. Encore un qui veut vendre son ours.

Ah! vendre mon ours! L'idéal de l'homme de lettres!

Vous comprenez qu'on ne fait pas pendant dix ans des actés à l'Hôtel de Ville sans entrevoir parfois, à l'horizon de l'avenir, l'espérance d'un monde meilleur...

Ces jours-là, le papier est plus blanc, l'encre est plus noire.

On fait signe à la muse, qui est bonne fille au fond; elle arrive, fend la foule des administrés qui ont bien le temps d'attendre, eux; un nuage enveloppe les amants et...
 Le reste comme dans l'Eneide *ad usum Juventutis studiosae*.

D'autres fois, comme la campagne est proche, on franchit les faubourgs et l'on gagne les champs.

Le paysage est beau: A droite des maisons, à gauche des maisons, en face des fours à chaux.

Cet aspect enchanteur et cet horizon, comme disait Fénelon "à souhait pour le plaisir des yeux" ne saurait manquer d'allumer un feu poétique dans une belle âme, et l'on recommence, un verre de bière aidant; la muse n'est-elle pas toujours belle?

Rentré chez lui, l'employé de l'état civil considère avec joie.

Dans la poudre du greffe un poète naissant.

Il écoute les battements d'un cœur que fait palpiter l'amour de la gloire; ai-je besoin d'ajouter qu'il relit soir et matin, plutôt deux fois qu'une, ces pages... fruit d'un doux commerce. Non pour les corriger, grand Dieu! mais pour se contempler dans son ouvrage:

Et comme l'Eternel à la création se dire que c'est bien et que son œuvre est bonne.

Après quelques temps de ce petit manège, on s'éveille un beau matin avec la conviction sincère qu'on est un grand homme et que le bureau en question est trop étroit pour contenir celui dont la société ne saurait se passer.

Or, les chars urbains passent sur la Place de l'Eglise, à cent pas de l'Hôtel de Ville.

On sort, l'œil fulminant, la démarche saccadée les cheveux en coup de vent.....

Et, quelques attraits que puisse avoir cette terre où l'on a souffert, Fouilly, patrie des rêveuses cigarières! on refoule ses larmes, on brûle ses vaisseaux.....

Et le poète monta sur la plateforme.

Huit jours après, on pouvait voir dans les vitrines du libraire à la mode, un volume broché en vert clair qui fit du bruit dans le Landerneau de la presse du pays.

Ce volume était, il est vrai, en prose, en vile prose, mais ses pages contenaient l'histoire étonnante de quelques demoiselles ultra-fantaisistes, et dont l'unique profession consistait à jeter leurs

couvrechefs par dessus les nombreux moulins avoisinants, et de jolis messieurs qui ne changent pas de linge, logent dans les fours-à-chaux en question, boivent beaucoup de whiskey entre leurs repas, et fument des mégos quand ils en trouvent.

C'étaient sans doute des connaissances faites à Fouilly les Troublons.

Mais par ces temps de Zolaïsme à outrance, on trouva cela très chic.

La veille, en effet, notre héros était aussi ignoré que vous ou moi; le lendemain tout le monde connaissait M. Z....

Pas plus difficile que ça, ami lecteur; avis aux jeunes qui veulent illustrer leur nom.

Se voir imprimés vifs, haché, ou vert clair, et jouer tôt ou tard, quand ils auront brûlé leurs dieux sous l'influence des premiers cheveux gris, d'un fauteuil à l'Institut ou... d'un cabanon à la Longue-Pointe; suivant les hasards de la vie, le plus ou moins de cheveux de l'occasion et l'éroulement de leurs lobes cérébraux!

Je donne la recette pour rien?

L. PERRON.

A PROPOS DE CADRAN

(Pour le SAMEDI.)

Pouvez-vous mettre sur le papier, disait l'autre soir un horloger à un de ses clients, les chiffres qui marquent les heures sur une montre, — 1, 2, 3, 4, 5, 6 — se mit à écrire au crayon le client.

— En chiffres romains, s'il vous plaît, interpose l'horloger.

Et le client couche sur le papier, I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII.

— Vous vous êtes trompé.

— Je ne le crois pas.

— Reprenez-vous.

— Est-ce que, par hasard, riposte le client d'assez mauvaise humeur, vous voudriez insinuer que je ne sais pas mes chiffres romains?

— Non, ce n'est pas cela, répond tranquillement l'horloger, mais nous autres horlogers, nous nous servons de chiffres différents; regardez votre montre.

— Je n'en ai pas.

— Alors regardez la mienne; voyez-vous le signe qui marque quatre heures?

Notre homme regarda en effet et resta tout ébahi. Le chiffre était III et non IV.

— Est-ce de même pour toutes les horloges et toutes les montres? demanda-t-il.

— Oui, pour toutes celles qui ont des chiffres romains sur le cadran.

— Pourquoi cela?

— Eh bien! je vais vous conter une petite histoire. — Il est vrai que ce n'est qu'une tradition parmi les horlogers, mais cette coutume a prévalu de tous temps.

— Peut-être ignorez-vous que la première horloge, qui peut réclamer quelque lien de parenté avec celles d'aujourd'hui, a été faite en 1370 par un nommé Henri Vick. Il la fit pour Charles V de France, surnommé le sage. Ce roi fit, en effet, preuve de sagesse de plus d'une manière. Il fut assez sage pour arracher aux anglais presque tout le territoire conquis par Edouard III, et il gratifia la France de mille autres avantages; mais son éducation première avait été tant soit peu négligée et il aurait eu peut-être dans ce siècle de progrès, beaucoup de difficulté à subir l'examen du service civil.

Il était, néanmoins, renommé pour sa sagesse, et, sans doute, il était imbu de l'idée, pour mieux la faire ressortir, qu'il devait se laisser supposer versé dans les sciences. Même qu'il était châtouilleux sur ce point. Je ne prétend pas me servir des paroles textuelles du grand Monarque, mais en voici le sens assurément.

— Oui, votre horloge marche bien, dit Charles.

— Mais, — voulant à tout prix trouver à redire sur une chose qu'il ne comprenait pas, — vous avez mal posé les chiffres sur le cadran.

— Comment cela, sire? s'enquit Vick.

— Ce quatre devrait être quatre unités, dit le roi.

— Vous faites erreur, sire, s'aventura Vick.

— Je ne me trompe jamais, vociféra le roi. Enlevez-le, et que l'erreur soit rectifiée.

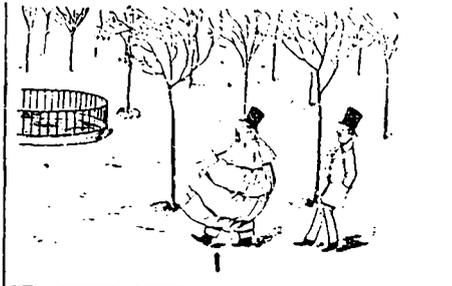
L'erreur a été rectifiée, et de cette date jusqu'aujourd'hui, quatre heures s'impriment ou se gravent sur les horloges et les montres III, au lieu de IV.

LE DEJEUNER DE FAMILLE



Vous avez déjà remarqué comme tout le monde est gai et communicatif au déjeuner.

LES BIENFAITS DE LA DISCRETION



I
Charles Sangfroid et le cocher
le Sieur Jehu Le Vallonné traire-
saient le Jardin Viger.



II
Quand le vent eut enlevé le cha-
peau du cocher pour le percher
dans un arbre.

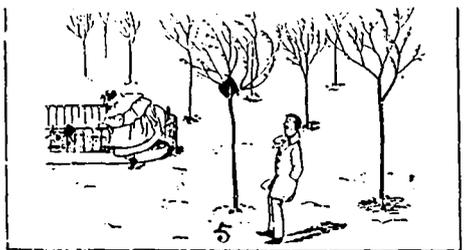


III
Au même moment, le chapeau
de Charles Sangfroid partit pour
un petit voyage dans le grand
ciel.

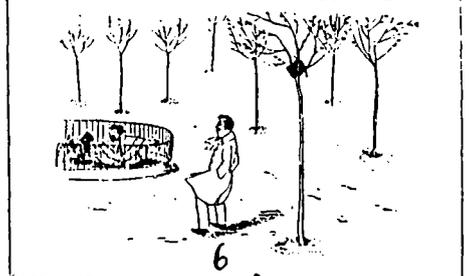


IV
Le cocher s'inquiéta, natu-
rellement, que c'était le sien.

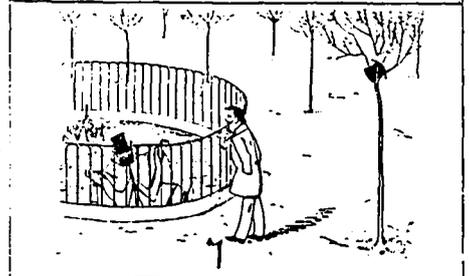
V
Il se mit en frais d'aller le
récupérer.



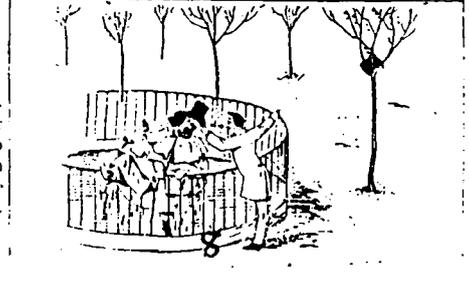
VI
L'escalade de la haie n'était
pas chose facile de pour un gros
monieur affligé d'une triple col-
leette....



VII
Ce n'est qu'après des efforts
surnaturels que notre ami le
cocher put recouvrer de sa
précieuse conquête....



VIII
Juste un moment où Charles
Sangfroid venait pour lui dire :
— Vous avez été mille fois trop
bon ; merci bien. S'il vous en
manque un, je crois que vous le
trouvez là-bas, dans cet arbre.



CROYANCES POPULAIRES IL Y A CINQUANTE ANS

Il y a un demi-siècle, les gens du peuple croyaient fermement :

— Que les chirurgiens et les bouchers pouvaient être récusés par des jurés, à cause de la cruauté de leurs professions.

— Que les vieilles lois empêchaient la plantation de vignes et l'usage des moulins à scie.

— Qu'il était défendu d'exploiter une mine de charbon, ou de tuer une corneille en dedans de cinq milles de Londres, ou de tirer avec un fusil à vent, ou de porter une lanterne sourde.

— Que le roi signait l'arrêt de mort pour l'exécution des criminels.

— Qu'il y avait une ordonnance, obligeant les propriétaires d'ânes de leur couper les oreilles, pour ne pas effrayer les chevaux sur la route.

— Que si une femme épousait un homme sur l'échafaud, elle le sauvait de la mort.

— Que tous ceux qui naissent en mer, appartiennent à la paroisse de Stepney, Londres.

— Que si un homme recevait des mains du prêtre sa femme, habillée seulement en robe de chambre pendant la cérémonie du mariage, il ne serait pas tenu de payer les dettes contractées par elle par la suite.

— Que le corps d'une personne assassinée saignerait, si le meurtrier y touchait.

— Que les cousins germains pouvaient se marier, mais non les cousins issus de germains.

— Que l'homme avait une côte de moins que la femme.

— Que le corps d'un débiteur pouvait être saisi, même après la mort.

— Que la tarantule était venimeuse, et que la

musique avait un effet particulier sur les personnes qui en étaient mordues, plus que sur celles piquées par une guêpe.

— Que le salamandre vivait dans le feu, ou pouvait endurer plus de chaleur qu'aucun autre animal.

— Que la morsure d'une araignée était venimeuse.

Lorsque le charbon fut introduit pour la première fois en Angleterre, les préjugés étaient tels que la Chambre des Communes s'adressa à la Couronne pour empêcher ce genre de chauffage *naissable* ; et il fut, en effet, prohibé.

L'éducation des masses a beaucoup contribué, sans doute, à faire disparaître ces croyances, mais elles ne disparurent que graduellement.

Les données suivantes aideront peut-être à chasser quelques autres croyances populaires.

C'est une erreur que de supposer que l'œil de la mouche a la faculté grossissante du microscope, mais ne peut voir que de proche comme avec le microscope. Les mouches ordinaires, les abeilles, les guêpes, etc., éviteront un objet de toute la vitesse de leurs ailes, prouvant par là, que ces insectes ont une excellente vue. Il est probable que la vue de tous les animaux est proportionnée à leur rapidité et à leur volume.

Le porc-épie n'hérisse pas ses dards pour incommoder l'ennemi ; il les perd une fois l'an comme tous les animaux à poil ou à plumes.

Le chacal, quoiqu'appelé communément le pourvoyeur du lion, n'a, cependant, aucune analogie avec cet animal. Il tient plutôt du renard, et comme tel est chassé en Orient, comme le renard l'est ici.

La fable du Renard et des Raisins verts nous est apprise dès notre bas âge, sans que nous sou-

gions pour un moment que nos regards ne manquent pas de raisins. Cette fable nous vient de l'Orient où les renards de la Palestine étaient une véritable peste dans les vignobles.

L'œil de l'oiseau n'est pas plus mobile que celui d'autres animaux, mais leur vue est plus vive. Tout au contraire, leur œil est tout-à-fait fixe, comme celui de la plupart des animaux et insectes, qui se font remarquer par la vivacité de leur vue.

Le tigre loin d'être le plus vif des animaux, est un animal des plus paresseux et des plus lents.

DERNIER MOT DU PHONOGRAPHE

On dirait que les histoires de phonographie se multiplient à mesure que cet instrument prend de l'extension. Le colonel Gouraud nous en raconte une jolie ; la voici :

« Un des assistants de M. Edison se trouvait à une certaine distance de chez lui et se servait souvent du phonographe pour envoyer de ses nouvelles à sa famille.

« Il parla donc dans le phonographe, enleva le cylindre en cire et l'envoya chez lui par la poste. Aussitôt arrivé, on le mit dans le phonographe, en faisant tourner la machine et le message arriva clair et distinct.

« L'absent avait un chien favori, auquel il était fort attaché. Dans son message, il avait inclus quelques mots à l'adresse du chien et terminait le tout par un coup de sifflet.

« Le chien était couché nonchalamment sur le foyer pendant que les mots du message se répétaient, mais aussitôt que le sifflet se fit entendre, le chien bondit de sa place, courut tout à l'en-tour de la salle et s'élança au dehors à la recherche du maître, dont il avait reconnu l'appel. »

ENCORE A PROPOS DE VACHE

Un instituteur demande à sa classe : " Dix-huit vaches reviennent du champ à la file, c'est-à-dire l'une devant l'autre ; laquelle des vaches pourra se retourner et dire : " Il y a onze paires de cornes derrière moi ? "

Après plusieurs réponses plus ou moins satisfaisantes (*et aucune d'elles ne valent un abonnement au SAMEDI*), un bambin de 10 ans trouva la solution, et nous croyons qu'il vaut mieux la donner tout de suite :

"—Des vaches, ça, ça ne parle pas."

QUELQUES SUPERSTITIONS A PROPOS DE MARIAGE

Il règne une coutume des plus curieuses dans la Grèce moderne : le futur mari est rasé par un jeune homme dont le père et la mère vivent, pendant que le jeune barbier et des jeunes filles chantent :—" Rasoir, rasoir, rase tendrement les joues de ce jouvencoon ; ne laisse pas un poil de crainte que les parents de la mariée ne le trouvent laid." En quittant la maison pour la cérémonie, on l'asperge d'eau.

Dans les Vosges, les jeunes filles qui habillent la mariée, se disputent l'honneur de poser la première épingle dans la robe de noces ; car elle se mariera dans le cours de l'année.

Les filles d'honneur en Angleterre jettent loin d'elles les épingles pour s'attirer du bonheur.

Il ne faut pas que la mariée se regarde dans le miroir, une fois habillée, à moins qu'elle ne mette ensuite quelque article de toilette.

La mariée, en Russie, ne doit pas toucher au gâteau de noces, la veille de son mariage, sous peine de perdre l'amour de son mari.

L'éternement d'un chat, à la veille du mariage, était considéré de bon augure au moyen âge, mais le hurlement d'un chien, était, alors comme aujourd'hui, considéré comme un signe de malheur.

En Ecosse, on considère comme le dernier des malheurs, si un morceau de suie tombe et gâte le déjeuner le jour des noces ; si un oiseau meurt dans sa cage, ou si un oiseau se perche sur le rebord de la fenêtre et chante longtemps. La mariée doit éviter par-dessus tout de casser une assiette ce jour-là.

La rencontre d'un enterrement est un signe sûr de malheur. Le mari ou la femme mourra sous peu, selon le sexe de la personne morte.

Dans une partie de l'Yorkshire, le marié, s'il rencontre une connaissance, devra lui frotter le coude s'il veut être heureux.

Les Romains considéraient la rencontre de certains animaux sur la route, comme un présage de malheur.

Au moyen âge, la rencontre d'un prêtre, d'un lièvre, d'un chien, d'un chat, d'un lézard, ou d'un serpent portait malchance, tandis que celle d'un loup, d'un crapaud, ou d'une araignée, était synonyme de bonheur.

En Bretagne, si la femme veut dominer, il faut qu'elle fasse bien attention que le jonc, une fois placé sur son doigt, glisse immédiatement à sa place, au lieu de s'attarder sur la première jointure. La mariée qui perd son jonc, perd l'appétit ; et casser son jonc annonce la mort.

On prête ici même beaucoup d'attention aux cierges d'autel. S'ils brûlent d'un éclat brillant pendant la messe, le couple vivra en harmonie. La personne dont le cierge brûle avec le plus vif éclat, vivra le plus longtemps : Ceux dont le cierge s'éteint, mourra dans le cours de l'année.

L'ESCLAVAGE DE LA TOILETTE



Femme de chambre. Monsieur Charles Pincenez désire vous parler au téléphone.

Jeune coiffeuse, (désolée). Bonté du Ciel, Adèle, parlez-lui un peu, que j'aie le temps de me passer une robe convenable.

UNE RÉVOLUTION DANS LE LAIT

Il est question aujourd'hui de réduire le lait de vache en poudre sèche, comme étant plus facile à transporter et supérieure au lait condensé. C'est à la Suisse que nous sommes redevables de cette idée.

UN NOUVEAU GENRE DE PAPIER

L'American Cottonseed Oil Trust, fait actuellement marcher un moulin pour fabriquer le papier avec les cosses, qui restent après que toute l'huile a été extraite des graines du cotonnier. Cette compagnie se propose d'ériger à cette fin un moulin de cent tonnes de capacité.

Ces cosses, jusqu'à présent, ont été considérées de nulle valeur. L'essai a tellement bien réussi que la compagnie se propose de construire des moulins en différents endroits dans les places où se cultive le coton. Il va sans dire que ce nouveau procédé créera une véritable révolution dans le commerce de papier.



SON PREMIER CIGARE.

LES GROS SERPENTS

(Histoire dédiée aux lectrices non nerveuses du SAMEDI.)

Voici ce qu'un voyageur racontait dans un cercle d'amis, alors qu'il était question de serpents : "L'Amérique du sud contient des serpents d'une grosseur démesurée, incroyable. Un jour, suivant le cours du fleuve des Amazones, j'entre dans un marécage à la poursuite du gibier. Après plusieurs heures de marche, la fatigue s'empare de moi, et naturellement je cherche une place pour m'asseoir. Tout près de là, j'aperçois un corps rond d'à peu près 18 pouces de diamètre. Je n'en pouvais voir les bouts à cause des broussailles. Sans plus réfléchir j'avance et je m'assieds dessus. Or, messieurs, devinez ce que ça pouvait être ?"

Tous de s'écrier : " Un serpent ! "

" Non, répondit le voyageur d'un calme désespérant, c'était un tronç d'arbre."

LA PARENTÉ D'UN PETIT GARÇON

COMPOSITION DE COLLÈGE

(Pour le SAMEDI)

Maman, c'est ma mère, je suis son fils. Maman s'appelle madame Bérichon, et son mari, monsieur Bérichon. J'ai un père, qui est mon papa. Mon nom à moi est Jean Jacques Bérichon. Par conséquent, mon père porte le nom de Bérichon, maman aussi.

Maman a une maman, c'est ma grand-mère. Elle est aussi, je crois, la belle-mère de papa. Papa dit souvent que les belles-mères ne devraient pas exister. J'aime grand-mère, moi. Elle m'emporte des bons-bons et me donne des sous. Elle n'en donne pas à papa. Serait-ce pour cela qu'il ne l'aime pas ?

J'ai une tante qui s'appelle Gertrude ; c'était la sœur de papa, lorsqu'il était petit garçon. J'aime les petites sœurs. Dickie Hopps a une petite sœur ; elle s'appelle Rose. Je la promène quelquefois sur mon traineau, mais cela déplaît à ma tante Gertrude. Elle l'appelle la fille Hopps. Je crois que ma tante Gertrude devrait avoir honte.

Ma tante Gertrude demeure avec nous. Je suis porté à croire que maman préférerait qu'elle demeurât ailleurs. J'ai demandé une fois à tante Gertrude pourquoi elle ne s'était pas mariée. Elle m'a dit qu'un homme avait voulu l'épouser, mais qu'elle n'avait pu se résoudre à quitter Sarah Jane dans l'état de santé où elle était, puis elle ajouta ; que deviendrait ton père, si je n'étais pas là ?

Ma tante Gertrude a une drôle de santé. Elle a toujours la migraine les jours de lavage, et s'enveloppe la tête dans du papier jaune, imbibé de vinaigre. Ces jours-là, je suis obligé de faire les *toasts*, il est vrai que je m'en fais aussi.

Ma tante Gertrude ne cesse de dire que personne ne sait ce qu'elle a fait pour ce petit garçon-là. Je suis, bien entendu, le petit garçon. J'ai conté à Papa ce qu'elle disait ; Papa a déclaré qu'elle avait raison, que personne en effet ne le savait.

Maman dit que les intentions de ma tante sont bonnes et que c'est la sœur préférée de papa.

Ce n'est pas une raison pour qu'elle soit toujours sur mon dos, à me chicaner du matin au soir, parceque je me porte le couteau à la bouche en guise de fourchette.

D'ABIME EN ABIME



M. Malléché. — Ça me fait de la peine d'apprendre que mademoiselle votre sœur est malade.

Delle Clara Smith. — Vous faites erreur ; elle est très bien ; il n'y a que moi qui souffre d'un gros rhume.

M. Malléché. — Voyez donc comme les nouvelles s'inventent ! On vient de me dire il y a un instant : "La belle demoiselle Smith est malade."

M. Malléché, (à l'autre demoiselle Smith). — Voulez-vous me servir d'intermédiaire pour me réconcilier avec mademoiselle votre sœur ?

Delle Celina Smith. — Une bronille ? A quel propos ?
M. Malléché. — J'ai commis la stupidité de dire que j'avais appris la maladie de la belle mademoiselle Smith, et je savais tout le temps que c'était vous.

A PROPOS D'AVOCATS

Le nom burlesque de *Maître Aliboron*, que la Fontaine et Voltaire ont rendu fameux, doit son origine au barreau, si l'on en croit le savant Huet, évêque d'Avranches ; voici ce qu'il en dit : "Ce mot me semble avoir été donné par dérision à quelque avocat ignorant, qui, lorsqu'on plaidait en latin, voulant dire qu'un homme n'était pas recevable dans ses alibis, avait dit : *Nulla habenda est ratio istorum aliborum*, ou quelque chose de semblable."

Le même auteur attribue aussi au barreau l'origine du mot *galimathias*. "Ce mot, à mon avis, dit-il, a la même naissance qu'*aliborum*, et a été formé dans les plaidoyers qui se faisaient autrefois en latin. Il s'agissait d'un coq appartenant à une des parties, qui se nommait *Mathias*. L'avocat, à force de répéter souvent les mots *Gallus* et *Mathias*, se brouilla, et au lieu de dire *Gallus Mathie*, dit *Galli Mathias* ; ce qui fit donner dans la suite le nom de *galimathias* aux discours embrouillés."

Aucune Française ne s'est, jusqu'ici, mêlée de jurisprudence et ne s'est avisée de plaider. A Rome les femmes plaidaient pour elles-mêmes et pour autrui ; l'histoire cite avec éloge *Amasie*, femme du consul *Sulpicius*, et *Hortensie*, fille du jurisconsulte *Hortensius*. Ce ne fut que sous Théodose que le barreau fut interdit aux femmes, par l'impudence d'une certaine *Afranie*, dont les plaidoiries n'étaient que des injures et des déclamations.

LUCIEN, dans ses dialogues, déprime beaucoup les avocats ; il dit :

"Quand j'eus compris jusqu'à quel point les avocats sont obligés de s'aviler par les fourberies, les intrigues, les clameurs inséparables du barreau, je pris le louable parti d'abandonner cette odieuse carrière ; je me réfugiai en vos bras, sainte philosophie, je voulus, dans l'étude de vos préceptes, passer le reste de mes jours, comme dans un port tranquille, échappé à la fureur des flots et des tempêtes."

AMMIEN MARCELIN, qui écrivait un siècle après Lucien, s'exprime encore plus énergiquement.

AGOBART, qui écrivait sous *Dagobert*, ne maltraite pas moins les avocats ; il dit : "On ne craint plus ni les rois ni les lois. L'homme puissant dit : Si vous m'intentez un procès, je prendrai un avocat pour me défendre, je trouverai des amis, des parents ; j'enverrai des présents qui rendront ma cause bonne."

Autrefois les avocats ne signaient point leurs écritures ; ce fut sous le règne de Jean II, en 1363, qu'on leur en fit une loi. Et enfin, dit l'or-

donnance de ce prince, que la science expérimentée des avocats soit mieux connue de la cour, et qu'ils soient de plus en plus animés à écrire bien, succinctement et essentiellement, ils mettront dans la suite leurs noms et surnoms à la fin des mémoires et écritures qu'ils composeront pour leurs clients.

MÉNAGE cite un titre de Charlemagne, tiré de *Naclérus*, par lequel il est défendu aux avocats, quand ils viendraient plaider, d'amener plus de trente chevaux... La loi *Cincia* n'était point en vigueur en France ; on le voit par cette prohibition, qui suppose une grande opulence : au reste, cela est assez difficile à croire, dans un temps où la plupart des biens étaient dans les mains des nobles ou des maisons religieuses, et où le reste était serf. Peut-être (et cela est plus vraisemblable) *Naclérus* veut-il parler des avoués des églises, lesquels étaient de hauts et puissants seigneurs.

La loi *Cincia* défend aux avocats de rien exiger de leurs clients. On y fait allusion dans une des cent cinquante pièces de vers faites à l'honneur de Pasquier, sur ce qu'un peintre, en tirant son portrait, avait oublié de lui faire des mains :

*Nulla Paschasio manus est ; lex Cincia quippe
Causidicos nullas jussit habere manus.*

BOUDHET rapporte qu'en 1579 il se trouva au Parlement de Paris à une plaidoirie qui se faisait à huis clos, en laquelle il s'agissait de la succession du duché de Bretagne ; Me Claude Mangot, interrompu par Me Pierre Versoris, lui dit vivement : "Maître Versoris, vous avez assez dit pour gagner votre avoine." Versoris, offensé, demanda réparation. La plaidoirie s'acheva, et, après l'arrêt prononcé, M. le premier président de Thou dit : "Maître Claude Mangot, la cour m'a donné charge de vous dire que ce qui se donne aux avocats pour leur labeur ne se donne point pour forme d'avoine ; mais c'est un honoraire." Mangot en fut si outré, qu'il n'eut plus de santé depuis, et mourut quelque temps après.

Au nombre des cinquante jurisconsultes canonisés, se trouve Yves, surnommé l'avocat des pauvres, né le 7 octobre 1253 à Kermartin, près de Tréguier, en Basse-Bretagne, mort le 19 mai 1303. Yves fut canonisé par Clément IV en 1347. Il paraît par les anciens comptes du domaine que le roi, pour récompenser sa capacité et ses travaux, lui faisait une pension ordonnée en ces termes : *Magister Yvo, sex denarios per diem*, somme considérable en ce temps-là.

Les avocats ont pris saint Yves pour leur patron. Il existait avant 1789, à Paris, dans la rue Saint-Jacques, au coin de celle des Noyers, une chapelle qui lui était dédiée ; on y voyait encore à cette époque une multitude de vieux sacs suspendus à la voûte, espèces d'*ex-voto* offerts par les plaideurs qui avaient gagné leurs procès, ou des procureurs qui en avaient retiré les meilleures pièces.

On raconte qu'Yves tira d'affaire une hôtelière de Tours qui se trouvait dans une situation très-embarrassante. Deux étrangers lui avaient confié une valise, en lui ordonnant de ne la remettre à aucun d'eux seul, et de ne s'en désaisir que quand elle les verrait tous les deux ensemble. Quelque temps après, l'un de ces deux étrangers, étant venu la trouver, lui dit que son compagnon était mort, et lui redemanda la valise, qu'elle eut la fatalité de lui rendre. L'autre étranger revint à son tour au bout de quelque temps, et, l'hôtelière lui ayant rapporté ce qui s'était passé, il la poursuivit en justice. Cette femme, fort inquiète, alla consulter Yves, qui lui suggéra de dire devant les juges "qu'elle ne devait remettre la valise que quand les deux étrangers se présenteraient ensemble ; que celui qui l'attaquait n'avait qu'à aller chercher l'autre, et que, quand elle les verrait tous deux, elle leur rendrait leur valise, comme elle s'y était engagée." Elle suivit ce conseil, et gagna son procès.

Valère-Maxime, livre VII, ch. III, rapporte un fait tout semblable, et l'attribue à Démotènes.

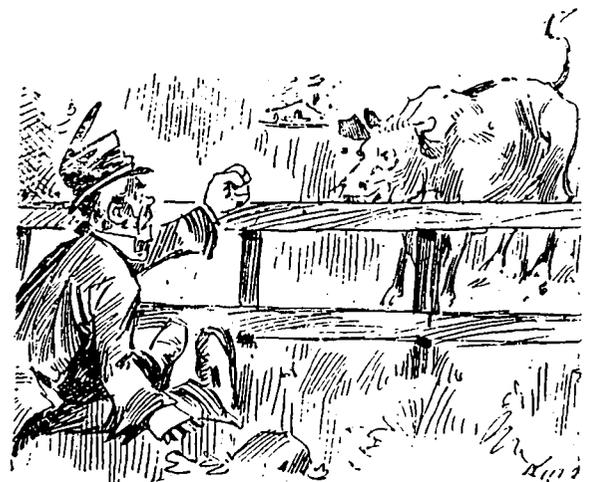
La légende de saint Yves, patron des avocats, peut donner un spécimen de la satire française, en ce qu'elle s'attaquait aux diverses professions qui composaient alors notre vieille société. Suivant le légendaire, saint Yves se présentant à la porte du paradis, en compagnie d'un grand nombre de religieux : "Qui êtes-vous ? demanda saint Pierre à l'une d'elles. — Religieuse. — Vous avez le temps d'attendre, une foule de vos sœurs sont déjà dans le paradis. — Et vous, demanda saint Pierre à saint Yves ? — Avocat. — Il n'y en a point encore, vous êtes admis."

Une autre version dit que, saint Yves y étant entré par surprise, dans un moment de presse, on voulut l'en exclure ; mais que, versé dans la procédure, il résista, et dit qu'il resterait jusqu'à ce qu'un huissier lui eût signifié son expulsion. Aucun huissier ne s'étant trouvé dans le paradis, Yves y demeura définitivement au nombre des saints.

Un fragment de psaume, trouvé dans les anciens bréviaires de Rennes et de Vannes, prouve surabondamment cet esprit mordant de nos pères, même dans les choses saintes, à l'égard de certaines professions.

Sanctus Yvo
Erant Brito
Advocatus
Et non latro :
Res miranda
Populo.

VENGEANCE CORSE



Monsieur que le tonneau vient de jeter pardessus la clôture. — Attends un peu, voir, mon animal ! Voilà dix ans que je ne mange que du mouton ; maintenant je n'aurai plus que du bœuf sur ma table.

INSENSIBLE A L'ALCOOL



-Hello! De quoi souffre donc ce pauvre Chouinard?
 -D'un excès de grosse bière.
 -Pas possible! Lui qui me disait qu'il était tout à fait insensible aux effets de la bière!
 --Il avait raison: tu le vois tout à fait insensible!

POÈMES RUSTIQUES

LES FEUILLES MORTES

Avec les progrès de l'automne
 La campagne se rembrunit
 Et, par endroits, saigne et jaunit
 Dans son verdolement monotone.

La méditation du ciel
 Prend les paysages. -- Les choses
 Ont des silhouettes moroses
 D'un surgissement solennel.

Et, lugubrement, se prolonge,
 Frémissant ou stupéfié,
 L'immense feuillage noyé
 Dans une atmosphère de songe.

Un murmure bas se produit
 A travers cette somnolence;
 Comme une plainte du silence,
 Comme un gémissement du bruit.

Et, par degrés, toute la masse
 Des grands horizons chevelus
 Change et languit de plus en plus
 Sous la brume qui se ramasse.

Et puis, rafales, ciel en pleurs!
 Encore se métamorphosent.
 S'altèrent et se décomposent
 Ces fouillis d'ombre et de couleurs.

On dirait qu'avant la froidure
 La terre étale ses adieux:
 Si tristes chantent pour les yeux
 Ces tons mineurs de la verdure.

Ces doux pastels qui se défont,
 Ces aquarelles presque éteintes,
 Ces coloris vagues, ces teintes
 D'un fané toujours plus profond!

Lorsque la brume se déchire,
 On voit luire au soleil peureux
 Des jaunes d'un vert douloureux,
 D'immortelle, d'ocre et de eire,

Des rouges-vin, des rouges-sang,
 De mauvais roses de phthisie,
 Tendres et funèbre poésie
 Des pauvres feuilles trépassant!

Avant peu, l'oiseau qui les hante
 Verra nus l'arbre et le buisson;
 Et voici leur dernier frisson
 Sur la branche naine et géante.

Elles ont tant de fois souffert,
 Poussiéreuses, cuites, mouillées,
 Si souvent les a travaillées
 La fermentation de l'air,

Qu'aujourd'hui, sans effort, sans lutte,
 En passant, rien qu'à les froter,
 Le vent les fera s'en aller:
 Elles sont mûres pour la chute.

Et, dans le fossé, le sillon,
 Sur l'herbe pâle et sur l'eau brune,
 De temps en temps, il en tombe une,
 Tout droit--ou, comme un papillon,

Elle se balance, elle flotte,
 Se soutient en l'air un moment
 Par un petit voltigeant
 Qui se tortille et qui tremblotte.

Mais l'aiglon vient à s'agrir...
 Elles tournent, folles, pressées
 Confuses comme les pensées
 D'un malade qui va mourir.

Et sous la lune fâtre et plombée,
 Toujours plus pauvre de rayons,
 C'est l'envoiee en tourbillons
 Ou la verticale tombée.

Le vent sille ou garde en rampant
 Un silence plein de menaces:
 Bien peu de feuilles sont tenaces:
 Elles jonchent le sol coupant.

Herbu, glaiseux, toutes les sortes
 De terrains, bossus, penchés, creux,
 On voit chemins plats et seabreux
 Mosaiques de feuilles mortes.

Là, se poursuit le dénoûment
 De leur si lente fibrissure
 Par une lente moisissure,
 Un lent recroquevillement.

Et longtemps, le regard qui traîne
 Distingue, en leur amas croupi,
 La petite pomme d'api,
 Soulée à la feuille du chêne.

Et c'est l'averse après le vent,
 Ou la gelée après les pluies!
 Parmi ces régions enfouies
 Le tout à la fois, bien souvent.

Elles se soulevent de terre
 Avec ce mouvement cassé,
 Ce vague essor d'oiseau hlessé
 Qui retombe et meurt solitaire

Elles roulent par les torrents,
 Elles vaguent sur les rivières,
 Elles vont servir de litières
 Aux petits ruisseaux transparents.

Et maintenant, champs et prairies,
 Les berges, les talus, les fonds
 Ont des couleurs d'anciens plafonds
 Et de vieilles tapisseries.

Le val où la brume épaissit
 Par toutes ses herbes l'éponge,
 L'ombre de la nuit qui s'allonge
 Y suit le jour qui reconçoit.

Et la plaine semble érasée,
 Farouche à l'œil, hostile au pas,
 Comme si, sous le ciel plus bas,
 La terre s'était renfoncée.

La montagne surgit en vain
 Pour animer tant de ruines,
 Elle-même est dans ces brumes
 Aussi moroses que le rayon.

La ronce déjà moins résiste
 A sa décoloration:
 Rien ne donne l'impression
 D'un échèvement si triste!

La source rentre sa clarté,
 La mousse obscurcit les décombres,
 La pierre accumule des ombres
 Autour de sa lividité.

Oscillant à tout vent qui passe,
 Côte à côte, absolument nus,
 Les peupliers sont devenus
 D'immenses fuseaux de l'espace.

LA DERNIÈRE CHANCE



Lui.--Tiens, Marie! Bon, comme cela! Je suis certain qu'il va avoir peur de toi.

CHEVAL RELATIVEMENT SUR



Ellechoou, (dont la femme est milléantique, mais vicille).
 Croyez-vous que ma femme puisse se servir de ce cheval?
 Maupignou, (à demi-voix). -- Je vous dis que c'est le che-
 val qui faut à madame, si elle a fait son testament.

Et le coudrier, peu à peu,
 Voit s'entroubler la rivière
 Où tremblait si bien la lumière
 Avec son morceau de ciel bleu.

Le vieux lièvre à ramure torse
 Grelotte, en train d'y frapper
 Le pivot l'entend se voûter
 Sous sa carapace d'écorce.

De séculaires châtaigniers,
 Sans leur feuillage qui rapiécé
 Et raccommode leur vieillesse,
 Sont hidensement renfrognés

Vus à des distances voisines,
 Des chênes paraissent lointains:
 Et les branchages de certains
 Ont plutôt l'air de leurs racines.

Aux sottes brutaux et malsains
 Jour et nuit leur livrent la guerre,
 Les buissons, si touffus naguère,
 Agitent leurs maigres fusains.

Le brouillard, de tant de mystère
 Charges tels sols roux et blafards
 Que l'étang, sans ses nénuphars,
 Y serait pris pour de la terre.

Le soleil se montre: sur lui
 Rampe un nuage qui l'éclipse,
 Et c'est un jour d'apocalypse
 Au milieu d'un désert d'ennui.

Cet effet sinistre qu'emprunte
 L'air humide au vol du corbeau
 Vous opprime: on songe au tombeau
 Dans cette nature défunte.

De petits végétaux tout secs
 Et l'herbage ou l'eau s'incorpore
 Ont des formes de madrepore,
 De corail, d'algue et de varechs.

Comme enfumés par l'atmosphère,
 Les pins noircissent, et voici
 Les lierres assombrir aussi
 Leur éclat pensif et sévère.

Par de la landes et guerefs,
 Dans une vapeur qui les brouille,
 Se profilent, coiffés de rouille,
 Les grands squelettes des forêts.

Les visions dimuées
 Font des spectres à l'horizon.
 Le libre espace est en prison
 Sous sa coupole de nuées.

Et l'hiver long comme un remords
 Met son froid sur l'ombre accroupie:
 Toutes les feuilles en charpie
 Achevent de pourrir leurs morts.

UNE SPÉCULATION MANQUÉE

La Récolte du "Samedi."



I
L'oncle John, décidé de se marier, jette les yeux sur la plus jolie fille du pays ; il formule également le projet de coller la mère de sa belle à son arceau le capitaine. — Dis donc, pourquoi ne te maries-tu pas ? Tu sais ce que je suis décidé à faire pour toi ?



II
Je te meuble et je te donne \$4,000 comme air d'aller. A ta place je chercherais... Tiens, chez la veuve Chirrup, par exemple...



III
Le capitaine, sans autre explication, pousse une pointe chez la veuve Chirrup. Et, du fond du cœur, remercia son bon oncle de lui avoir fait découvrir un trésor. — Tout est bécé, vint-il lui dire la semaine suivante, je me marie dans quinze jours.



IV
Mais quand le ciel oncle jugea le temps arrivé de compléter sa portion du programme, il trouva la place fort bien prise.



V
Son chantage prit une forme désespérée quand il découvrit que le mien avait confondu la fille avec la mère.



VI
Eh ! bien, alors, se dit-il, si je n'ai pas le choix, quand on n'a pas ce que l'on aime, on prend ce que l'on a.

ESPRIT DE VOCATION

La patiente. — Docteur, je ne vous attendais pas aujourd'hui.

Le docteur. — Je sais, je sais ; mais comme j'ai un nouveau malade près d'ici, j'ai cru devoir saisir l'occasion de tuer deux oiseaux avec la même pierre.

EXPRESSIONS INCONGRUES

La langue Anglaise et parfois la nôtre, donnent lieu quelquefois à de drôles de quiproquos. Choisissons au hasard quelques exemples :

Black lead. — Qu'est-ce que le mot *lead* vient faire ici ? *Lead* veut dire plomb et la mine de plomb est une composition de charbon et d'une petite quantité de fer.

Brazilian grass, n'est pas de l'herbe, ce sont tout au plus des bandelettes de feuilles de palmier.

Burgundy Pitch n'est pas de la poix et ne vient pas assurément de la Bourgogne, c'est un mélange de résine et d'huile de palmier.

Catgut, cordes de violon, sont faites avec les entrailles de mouton et les chats n'ont rien à y voir.

Cuttlebone, n'est pas un os, mais une espèce de craie que l'on trouvait autrefois dans le corps de la seiche.

German silver n'a pas du tout été inventé en Allemagne et ne contient pas la moindre parcelle d'argent.

Cleopatra's Needle (maintenant au Parc central de New-York) n'est pas une aiguille et n'a pas été érigée par la reine d'Egypte qui fit perdre l'univers à Marc Antoine. Cette obélisque n'a pas même été érigée en son honneur. La colonne de Pompée, autre monument égyptien, n'a aucun rapport historique avec le Grand Pompée. Elle a été érigée en l'honneur de Dioclétien et devrait être connue sous ce nom.

Sealing-wax, cire à cacheter, n'est pas de la cire. Elle est faite avec de la térébenthine de Venise, du shélac et du plomb rouge.

Turkish Baths (Bains Turcs), ne nous viennent pas de la Turquie, et à proprement parler, ce ne sont pas même des bains, mais bien des chambres chauffées.

Il semblerait vraiment que la nomenclature de certaines choses communes ressemble fortement à la fameuse description de Pécrivisse par l'Académie Française. "L'écrivisse, déclara un jour ce corps auguste, est un petit poisson rougeâtre, qui nage en arrière." Sur ce, le célèbre Cuvier écrivit que Pécrivisse n'était pas un poisson, qu'elle n'était pas rougeâtre et qu'elle ne nageait pas en arrière, mais qu'à part cela, la définition était admirable.

RÊVE INCOMPLET

Jor. — La nuit dernière j'ai vu une magnifique fille en rêve.

Dan (pauvre, mais pratique). — Combien avait-elle d'argent ?

SCIENCE IMPUISSANTE

Mme Boarder. — Monsieur Hicks, pourquoi ne mangez-vous pas votre steak.

Hicks (montrant son couteau). — Ce n'est pas l'envie qui m'en manque, mais comme dit l'Évangile, si l'esprit est fort, la chair est encore plus forte.

IL L'AVAIT DIT

Clara. — Je suis certaine de vous faire grand plaisir, ma chère Maud, en vous apprenant que je suis fiancée avec votre ami Georges.

Maud. — Tiens ! Je m'y attendais ; le pauvre garçon avait déclaré qu'il s'en allait commettre un acte insensé, quand je l'ai refusé.

IL N'EST PAS VENU POUR ÇA A NEW-YORK

Elle. — Oh ! contez-moi, allez-vous au bal des pauvres, jeudi prochain ?

Lui. — Qu'appellez-vous un bal de charité, mademoiselle ? Est-ce un bal pour les pauvres ?

Elle. — Oui ; y irez-vous ?

Lui. — Non, mademoiselle, je ne suis pas venu en Amérique pour danser avec les pauvres.

PAS MORT EN MONSIEUR

— Madame, on m'a confié la triste mission de vous apprendre que votre mari s'est suicidé. Il a pris de la Mort aux rats.

— Ah ! c'est affreux ! C'est impossible ! De la Mort aux rats ! Il fallait qu'il fut fou pour avoir fait une pareille chose ! De la Mort aux rats ! Nous sommes déshonorés, la famille est disgraciée pour toujours ! Le laudanum est bien plus comme il faut ! S'il m'avait seulement consultée ! J'ai toujours cru que cet homme n'était pas un monsieur. Quel malheur ! De la Mort aux rats !

COMMENT QU'IL LA LUI FAUT, DONC ?



Voyageur, (qui a mal des dents des chairs). — Est-ce que vous ne pouvez pas attendre que je sois descendu ?
Conducteur. — Tomberre ! Si vous ne vous considérez pas descendu, je ne sais pas quand vous le serez.

QU'EST LA MOUCHE A PATATE ?

Un étudiant, fort amateur de sciences, demeurant à Wakefield, dans le Massachusetts, sema une patate dans un peu de terroir, sur le point le plus élevé d'une manufacture, à quarante pieds de terre, pour s'assurer si l'insecte à patates réussirait à y trouver la pomme de terre.

Elle l'a trouvée et l'étudiant se demande maintenant s'il a affaire à un oiseau ou à une mouche.

MANGER AVANT DE SE COUCHER

Un homme, à force d'efforts, peut réussir à dormir l'estomac vide, mais son sommeil est plutôt celui de l'épuisement qu'un sommeil réparateur. Il est tout à fait misérable à son réveil et ce n'est qu'après avoir ingurgité une bonne tasse de café ou quelque autre stimulant, qu'il se sent un peu à l'aise ; de plus, son estomac est tellement dérangé, qu'il déjeune sans appétit. Au contraire, celui qui s'endort après un bon repas, se réveille, le matin, bien dispos et tout regaillard, avec un excellent appétit.

ÉTATS-UNIS

Lorsque l'Américain parle des " Etats-Unis," il n'entend désigner que son pays, les Etats-Unis, parce qu'il est le plus ancien, le plus grand et le plus prospère de tous. Mais il y en a d'autres, et peut-être que dans les temps à venir, du moins telle est l'idée américaine, des contrées qui forment aujourd'hui des royaumes ou des empires, se constitueront-elles en Etats-Unis.

Voici les noms des Etats-Unis, qui existent aujourd'hui, avec l'année de leur fondation.

- En 1776, les Etats-Unis d'Amérique.
- En 1824, les Etats-Unis du Mexique.
- En 1861, les Etats-Unis de Vénézuëla.
- En 1889, les Etats-Unis du Brésil.

LES PLAISIRS DE LA CHASSE

Alfred Citadin. — Je puis vous le dire, jeune homme, l'expérience coûte cher. Ainsi, moi qui vous parle, je ne suis devenu bon chasseur qu'au prix de dix-sept chiens, quatre gardes et deux amis intimes. Mais c'est un beau sport.

PÊTRIFIÉ DE SURPRISE

Lebrun. — Tu te rappelles bien le jeune Noçanplein ? Vous étiez toujours ensemble l'an dernier !

Lenoir. — Parfaitement ; qu'est-ce qu'il lui est arrivé ! tu es tout ému.

Lebrun. — Figure-toi que ce matin nous déjeunions ensemble, il était en parfaite santé, n'accusant aucun signe de folie, ayant bon appétit et pétillant d'esprit. Bref, je ne l'avais jamais vu aussi en train. Je le quitte et deux heures après, j'apprends qu'il était...

Lenoir, (bouche bée). — Mort, hein ?

Lebrun. — Non, pas tout à fait, il n'était que marié.

PHOTOGRAPHIE TROMPEUSE

Nouveau pasteur, (faisant sa première visite). — C'est étonnant, madame, comme votre petit garçon ressemble à son papa, n'est-ce pas ?

Madame. — Vous croyez ! J'ignorais que vous connaissiez mon mari.

Nouveau pasteur. — Je ne le connais pas, mais je suppose que c'est sa photographie, là, sur cette table.

Lorsqu'on expliqua au pasteur que cette photographie était celle du pensionnaire du second, il se rappela soudainement qu'un rendez-vous pressant l'appelait à l'autre bout de la ville, et la rapidité de son départ eut surpris le plus prudent des serpents.

LE PAIN ET LA VIANDE

Boucher, père. — Allons Louis, lève-toi ; rappelle-toi que c'est le meilleur pain qui se lève le plus vite.

Boucher, fils. — C'est possible pour le pain, mais je ne crois pas que ça n'est pas aussi vrai pour de la viande et des os fatigués.

UN RAFFINEUR

Paul. — La future est réellement bonne ; c'est un miel, mais elle me semble manquer de culture.

Roué. — Ça ne fait rien, tu sais bien que je suis raffineur de sucre.

QUESTIONS EMBROUILLANTES

Spéculateur. — Je voudrais faire construire des steamers pour une ligne entre Pittsburgh et Omaha.

Constructeur. — A hélice ou à roues ?

Spéculateur (réfléchissant). — A roues, et je crois que vous ferez bien de les mettre en dessous.

RÉPONSE GALANTE

Elle. — Pat, je ne vous comprends pas, vous venez me faire la cour, et vous êtes presque ivre ; quel plaisir trouvez-vous donc à boire ainsi ?

Pat. — Plaisir ! Beaucoup... je vois votre charmante figure en double. Si je savais la voir trois fois ensemble, je boirais encore plus.

Elle l'a épousé.

HORRIBLE !

Grandbidoune. — C'est horrible !

Madame Grandbidoune. — Qu'est-ce qu'il y a de si horrible, cher ?

Grandbidoune. — La Presse annonce qu'un canadien, de passage à Londres, a forcé un allemand de manger ses paroles, et il est tombé étouffé roide.

UN JUGE COMPATISSANT

Prisonnier. — Votre Honneur, je suis un vieillard ; quatre-vingt-trois ans ; soyez clément.

Le juge. — Je le serai et je vous condamnerai aussi légèrement que possible. Ainsi, j'aurais pu vous condamner à dix ans de prison ; eh bien ! je ne vous condamne que pour la vie.

PINCÉ !

Client. — Garçon, enlevez-moi ce plat : ce n'est pas à donner à un porc.

Garçon. — Alors, monsieur ne doit pas le manger.

Et le client ne comprit pas pourquoi ses voisins se mirent à rire.

UN AMOUREUX PERDU

Jeune mariée. — Je pleure mon amoureux, nul n'était meilleur que lui.

Vieille fille. — Pauvre fille ! il est mort ?

Jeune mariée. — Non, il est marié.

Vieille femme. — Avec qui ?

Jeune mariée. — Avec moi !

AFFECTION LIMITÉE

Lui. — Rosa, je vous réserve le lot du coin, dans mon cœur.

Elle. — C'est tout.

Lui. — Tout ! mais je pensais vous avoir exprimé toute la violence de mon affection.

Elle. — Ça somme pas mal pour un homme d'affaires ; mais moi je ne veux pas d'une affection qui ne mesure que cinquante pieds sur cent-vingt.

L'ARBITRE DE SA DESTINÉE

Poète. — M. l'éditeur, cela fera-t-il la moindre différence si je vous lisais ce poème au lieu de vous le laisser pour que vous le lisiez vous-même ?

Editeur. — Certainement, cher monsieur. Si vous laissez le garçon de bureau le lire, il le jettera par la fenêtre ; mais si vous le lisez, il vous jettera par la porte.

BIEN TORT DE SE GÉNER



M. Prand-soù. — Me voilà embarrassé, car ce qui me reste à vous dire est excessivement délicat.

Dlle. Sainte-Nitouche. — Ne vous gênez pas pour cela. J'adore les délicatesses.

LES FRUITS DE LA PERSEVERANCE



I
—Tiens, se dit Bob Crèvelefaim, en entrant dans la gare, voilà des visiteurs bien mal placés pour mon petit somme de la nuit !



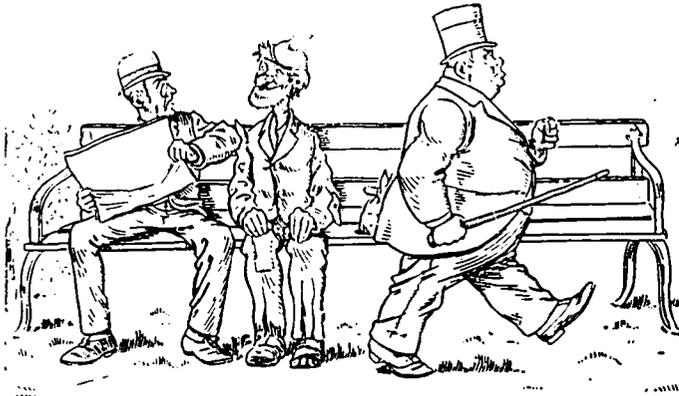
II
Enfin ; tâchons d'avoir la conversation persuasive.....



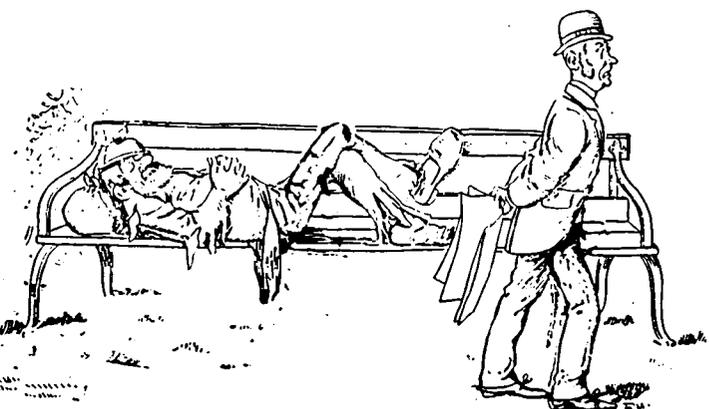
III
(A part.) — Ah ! ça prend..... (A sa voisine). — Moi, je le connais très bien, ce Birchall, et je puis vous.....



IV
... Ah ! pardon !... (A son nouveau voisin). — Il n'y a pas de doute que le train est en retard. Le maître de la gare est mon ami intime, et il vient justement de me.....



V
(A part.) — Cristi ! Ça marche à plomb.



VI
—Tout le monde sait bien que les bancs ce n'est pas pour s'asseoir, c'est pour se coucher. Il n'y a que des étrangers pour avoir cette audace-là !

PINCÉE DE CONSEILS

REMEDE CONTRE LA TRANSPIRATION DES PIEDS

On ne doit la combattre que par des moyens simples et rationnels et jamais par le refroidissement ou les lavages à l'eau froide qui, en arrêtant brusquement la transpiration, peuvent amener des accidents graves.

Le matin, en sortant du lit, on essuie les pieds avec un linge sec, lorsqu'ils sont en moiteur, et en changeant souvent de bas ou de chaussettes.

CONTRE LES PIQUES ANATOMIQUES

Les médecins en autopsiant, comme les cuisinières en préparant un gibier faisandé, peuvent être piqués par un os pointu ou par le couteau qui sert à dépecer. Dans ce dernier cas, il faut bander fortement le membre atteint au-dessus de la plaie et le sucer activement, si l'on n'a pas de bobos, ni d'excoriations dans la bouche, débrider la plaie et cauteriser au fer rouge.

SECOURS CONTRE LES BRULURES

On reconnaît six degrés de brûlure suivant leur profondeur. Elles vont depuis la rougeur de la peau avec sensation de cuisson jusqu'à l'envahissement complet, c'est-à-dire jusqu'à l'os inclusivement.

C'est au médecin à reconnaître le degré de la brûlure et à y apporter les soins convenables. Néanmoins, en son absence, il faut se hâter de donner au blessé les premiers secours.

Voici le traitement le plus en faveur aujourd'hui. Après avoir percé les ampoules pour faire écouler le liquide séreux, en se donnant garde de déchirer la peau, et lavé la partie affectée avec un liquide spécial (deux cuillerées d'extrait de Saturne pour une pinte d'eau), on couvre immédiatement la brûlure avec plusieurs couches minces de ouate de coton, de façon qu'elle soit matelassée contre tout contact et toute impression extérieure. Les brûlures peu graves sont guéries en quelques jours.

À défaut de coton cardé ou de ouate, on peut employer la pomme de terre râpée en couche épaisse maintenue avec un bandage pas trop serré.

RECETTE D'UN EXCELLENT TAFFETAS D'ANGLETERRE

On met 1 once de colle de poisson dans 20 onces de vinaigre ; après que la colle est bien fondue, on la fait bouillir jusqu'à réduction de moitié ; ensuite on y ajoute 1 once d'essence de girofle. On enduit le taffetas tendu, avec un pinceau, de trois ou quatre couches de ce mélange.

Ce taffetas, on le sait, se met sur les coupures.

REMEDE FACILE CONTRE L'HÉMORRAGIE

Comme on n'a pas toujours du perchlore de fer sous la main, on se trouvera bien d'appliquer sur la blessure un morceau d'amadou bien propre. Il absorbe rapidement la partie cœreuse du sang et favorise ainsi la formation d'un caillot, sous lequel s'opère un commencement de cicatrisation. On l'emploiera contre les coupures de rasoir, les piqûres de sangsues, d'épingles, etc.

SAIGNEMENT DE NEZ

Tenir la tête élevée, glace ou eau froide sur le front et à la nuque ; bains de pieds irritants (si l'on est à jeun), injections nasales avec de l'eau froide vinaigrée ou additionnée d'un peu de perchlore de fer ; au besoin taper le nez avec de la ouate trempée dans une solution composée de moitié eau, moitié perchlore de fer.

BAINS DE PIEDS (Emplâtre collante)

Pour produire l'effet que l'on se propose, la dérivation du sang vers les membres inférieurs, le bain de pieds doit être chaud, mais on ne fait supporter cette température élevée, par les enfants surtout, qu'à condition de procéder par degrés et de réchauffer peu à peu l'eau dans laquelle les pieds sont plongés. Il est bon d'envelopper le bain et les jambes dans une couverture formant cloche, afin de diminuer la déperdition de chaleur.

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

« Il suit le chemin par lequel nous sommes venus.

—C'est un courrier sans doute, supposa Grandmoreau.

Il ne se trompait pas.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un cavalier apparaissait sur la plate-forme, de l'autre côté du précipice.

Il s'approcha, héla Grandmoreau et lui transmit cet ordre :

—Le commandant vous fait dire de camper là où vous êtes.

« La caravane ne pourra se mettre en marche que demain au point du jour.

« Vous devez l'attendre avant de monter au *Secret*.

On avait besoin de repos.

Chacun, choisissant un abri derrière quelque roche et s'étant roulé dans sa couverture s'abandonna au sommeil.

Absolument sûr de n'être pas surpris, Grandmoreau dans sa sécurité oublia même de placer des sentinelles.

Précautions inutiles en effet, car il était impossible d'arriver au pied de la montagne du Nid-de-l'Aigle sans traverser le précipice.

Bientôt le silence régna dans le bivouac.

Un ronflement par-ci par-là décelait seul la présence d'un dormeur plus convaincu que les autres.

Seuls deux hommes sont encore éveillés.

Boulereau et Tomaho n'ont pas sommeil.

Le géant, les yeux aux ciel, les bras en croix sur la poitrine, est assis sur un quartier de rocher.

Il contemple la lune qui vient de se lever et éclaire de ses pâles reflets le sauvage et abrupt paysage que nous avons décrit.

L'attitude du Cacique tient de l'extase ; il parle à voix basse et avec une solennelle lenteur :

—Lune, dit-il, les hommes de la grande médecine affirment que tu es une terre comme celle que cachent les herbes de la prairie et les arbres des grands bois.

« Je crois aux paroles des sorciers,

« Mon ami Sans-Nez me donnera le talisman qui rend fort et léger ; j'irai avec lui chasser l'élan, le buffle et l'antilope dans tes lumineuses savanes et dans tes forêts vierges.

En prononçant ces derniers mots, le géant abaissa son regard fatigué et ébloui sur la chaîne des hautes collines qui se déroulaient devant lui.

Soudain, il tressaillit et un sourd grondement s'échappa de sa poitrine.

Il se leva aussitôt et alla trouver Grandmoreau qui dormait d'un profond sommeil. Il le secoua avec violence :

—Qu'y a-t-il ? demanda le Trappeur en sautant sur sa carabine.

—Réveillons nos frères, dit le géant.

« Un grand danger est près de nous. »

Grandmoreau savait que Tomaho n'était pas homme à plaisanter ; il ne songea donc pas à le questionner plus amplement et tous deux se mirent à réveiller les trappeurs.

En un instant, tout le monde fut debout.

On se groupa autour du géant qui étendit le bras du côté de la chaîne des montagnes en disant :

—Vous avez des yeux et vous ne voyez pas.

« Moi, j'aperçois là-bas, sur le versant d'une colline, une nombreuse troupe. »

Tous les regards plongèrent en même temps dans la direction indiquée.

Le géant continua :

—Je vois des hommes marcher.

« Je vois des sentinelles immobiles. »

—C'est vrai ! s'écrièrent tout à coup plusieurs trappeurs.

« Il y a un campement.

—Il me semble, en effet, que des ombres se déplacent, fit à son tour Grandmoreau, lequel avait une bonne vue.

—Moi, j'en suis sûr maintenant, affirma Boulereau.

« Mais qui diable peut bien s'aventurer dans ce pays perdu ?

—Voys, Cacique, dit Grandmoreau, toi qui a des yeux plus perçants que ceux d'un vautour, ne devines-tu pas à qui nous avons affaire ?

—Ce sont des ennemis redoutables, répondit aussitôt le géant.

—Tant pis !... mais lesquels ?

—John Huggs, la Couleuvre et leurs pirates, fit gravement Tomaho.

—Tu en es sûr ? s'écria le Trappeur.

—Par le grand Vacondah, je l'affirme ! dit solennellement le géant.

—Tonnerre ! gronda Tête-de-Bison en serrant les poings, encore ces canailles !

« Nous n'en serons donc jamais débarrassés ! »

Puis, surmontant ce premier mouvement de colère, le Trappeur reprit tout son sang-froid et organisa une ligne de tirailleurs bien embusqués derrière les rochers afin d'empêcher le passage du précipice, dans le cas où les pirates le tenteraient.

Ces sentinelles furent placées sur les points culminants où elles pouvaient se cacher, et bientôt toute la troupe eut disparu dans les crevasses, derrière les bruyères et les roches qui garnissaient le pied du Nid-de-l'Aigle.

Certes, il n'était guère supposable que le chemin du *Secret* fût gardé par plus de cinquante des meilleures carabines de la savane.

Les trappeurs étaient parfaitement embusqués.

Ces dispositions prises, Grandmoreau pensa à avertir le comte, mais qui charger de cette mission ?

Son indécision fut de courte durée.

Tomaho franchissait trop facilement le précipice pour que cette mission ne lui revînt pas de droit.

—Cacique, lui dit le Trappeur, tu vas partir et rejoindre la caravane.

« Tu verras le commandant et tu lui raconteras ce qui se passe.

—Oeh ! fit le géant.

—Si tu veux, je pars avec toi, propasa Sans-Nez.

« Il peut se trouver qu'on ait maille à partir avec quelques pirates rôdeurs.

« A nous deux, nous nous tirerons d'un mauvais pas.

—Partez tous les deux, dit Grandmoreau.

« Toi, Sans-Nez, passe par le lasso.

« Quand tu seras de l'autre côté, tu le délieras et je le tirerai à moi.

« Et surtout pas d'imprudence !

« Le lasso est inutile, dit le géant.

« Que mon frère monte sur mes épaules : il passera en même temps que moi.

—C'est une idée ! s'écria le Parisien.

Il se hissa aussitôt sur le dos de Tomaho et s'accrocha solidement à son cou en ajoutant :

—Ca va me préparer pour notre voyage à la lune.

—Que mon frère reste tranquille, dit le géant.

Et, ramasant son mêléze, il le mit en place et s'élança.

Trois secondes après, Grandmoreau entendit Sans-Nez lui crier :

—On ne peut pas appeler ça un voyage au long cours ; pas de danger d'attraper le mal de mer !

« La traversée a été heureuse.

« Nous sommes au port.

« Je vais détacher ton lasso.

« Ça y est !

« Tu peux tirer. »

Et, après un court silence, le Parisien ajouta :

—Au revoir !

« Nous partons. »

Pendant toute la nuit, les trappeurs et squatters, veillant et dormant tour à tour, demeurèrent embusqués.

Pas un bruit ne vint les inquiéter.

Ils ne virent pas l'ombre d'un pirate.

Avant une heure le jour poindra ; tout le monde se laisse aller avec une parfaite quiétude à ce demi-sommeil qu'il est si difficile de vaincre.

Soudain une sentinelle pousse le cri ou plutôt le grincement métallique et strident de la chauve-souris.

C'est le signal d'alarme.

Chacun se tient sur ses gardes.

Grandmoreau s'avance avec dix hommes vers un amas de roches qui bordent le précipice et s'y tient caché.

Des bruits de voix et de pas se font entendre de l'autre côté de l'abîme.

Ces bruits deviennent de plus en plus distincts.

Evidemment c'est une troupe nombreuse qui approche et qui marche de confiance, dit tout bas Grandmoreau à John Burgh.

—By God ! c'est certain, absolument certain, fit celui-ci.

« On pourrait même affirmer que ce sont les pirates, car le comte n'avancerait pas ainsi sans éclaireurs.

—Vous avez raison, dit Grandmoreau.

« Attendons !

« La nuit est assez claire pour que l'on puisse placer une balle à cinquante pas ; dans une heure il fera jour et nous sommes formidablement retranchés.

—Aôh ! fit Burgh, il me semble qu'on approche.

—Oui, dit Grandmoreau.

« J'aperçois une masse noire qui vient droit sur nous.

« C'est une troupe de cent hommes au moins. »

Le Trappeur voyait juste malgré l'obscurité.

C'étaient bien John Huggs et la Couleuvre s'approchant du précipice à la tête des hommes les plus déterminés de leur bande.

Ils arrivèrent bientôt sur le bord de l'abîme, en face même des amas de rochers où se tenaient cachés Grandmoreau et ses dix hommes, lesquels purent entendre la conversation échangée entre les deux chefs pirates.

—Si vos calculs sont exacts, dit John Huggs en regardant la montagne du Nid-de-l'Aigle dont la masse noire se détachait dans le ciel, les trappeurs ne peuvent nous avoir précédés ici ?

—Depuis que j'ai cessé de les observer, répondit la Couleuvre, ils ont dû fournir trois jours de marche avant d'arriver à une espèce de route qui mène à ce plateau. Comme ils sont fatigués, ils avancent lentement. Ils ne sont certainement pas éloignés en ce moment, mais je crois qu'ils ne recommenceront pas leur ascension avant le milieu du jour.

—Alors nous avons tout le temps de prendre nos dispositions pour leur barrer le passage ! dit le capitaine des pirates en se frottant les mains.

« D'ailleurs, le gros de la troupe et l'artillerie sont parfaitement établis à mi-chemin de la crevasse et de la vallée.

« Impossible de franchir le défilé où mes hommes ont établi leurs retranchements.

—Je ferois, en effet, dit la Couleuvre, que l'emplacement est admirablement choisi.

« Aussi est-ce en toute liberté que nous allons essayer de franchir la crevasse.

« Car, croyez-le, c'est au delà de cette crevasse qu'est le *Secret* ; ce précipice a été traversé par Grandmoreau et il doit avoir usé du procédé dont nous allons essayer.

« Si ce n'est pas celui-là, c'est quelque chose d'approchant.

—Oh! vos calculs sont justes, dit John Huggs, et la victoire nous appartient.

« Nous rirons bien quand ce noble comte de Lincourt viendra humblement nous faire sa soumission et ses offres de service!

La Couleuvre répondit par une espèce de sifflement voilé et saccadé assez semblable à celui que l'on obtient en sifflant sur le tranchant d'un couteau : c'était sa manière de rire.

Et cet accès de gaieté passé :

—Il s'agit de ne pas perdre de temps, dit-il.

« Il faut tenter le passage.

—Vous parlez d'or, approuva le capitaine.

« Je vais envoyer soixante hommes par là, tandis que le reste de notre troupe prendra position à l'endroit convenu, avec l'artillerie.

« Si toute la caravane n'est pas broyée ou brisée, nous aurons bien du malheur.

Et le capitaine, se tournant du côté de sa troupe qui se tenait à distance, appela :

—Pedro!

Un homme sortit des rangs et s'approcha de son chef.

C'était un grand gaillard de mauvaise mine, portant les restes d'un costume mexicain et se drapant dans un *puncho*, ou plutôt dans une grande loque effiloquée, sale et percée de mille trous...

Un vrai bandit espagnol, au teint basané, à l'œil étincelant sous d'épais sourcils, aux membres décharnés mais nerveux.

—Pedro, lui dit John Huggs, tu vois cette grosse pierre qui ressemble à un tronc d'arbre, coupée à deux mètres du sol, de l'autre côté de l'abîme ?

—Je la vois, *senor*, répondit le pirate.

—En ta qualité d'ancien vaquero, tu manies le lasso avec adresse ?...

—On le dit, *senor*.

—Bon ! fit le capitaine.

« Alors tu te charges de passer une corde autour de cette roche, de manière à établir une communication solide avec l'autre rive ?

—Je m'en charge, répondit le pirate avec assurance.

Et s'éloignant un moment, il revint avec un paquet de fine corde qu'il déroula et disposa à peu près comme l'avait fait Grandmoreau. Seulement, au lieu de faire un nœud coulant, il improvisa une sorte de lasso double.

Ces préparatifs terminés, l'ancien vaquero lança sa corde qui toucha le but, mais ne se fixa pas.

Seconde expérience, même insuccès.

Enfin, à la troisième tentative, la double corde, dont une extrémité formait boucle, tomba en plein sur la roche et l'entoura.

—J'ai réussi ! dit le pirate.

—Bon ! fit John Huggs.

« Il ne s'agit plus maintenant que de remplacer cette ficelle trop faible par le fort câble que voici.

—C'est facile, répondit Pedro.

« Je vais attacher ce câble à un bout de ma corde, je tirerai l'autre, et il fera le tour de la roche.

« Alors, s'il est assez long, nous en aurons deux au lieu d'un.

—Bien trouvé ! approuva le capitaine.

Aidé de quelques pirates, Pedro mit son idée à exécution, et bientôt les deux rives de l'abîme furent reliées par un double câble assez solide pour supporter le poids de vingt hommes de la taille de Tomaho.

Cependant les trappeurs avaient observé en silence tous les détails de cette opération.

Grandmoreau, John Burgh et leurs dix hommes se trouvaient surtout en position de bien voir.

La corde lancée par le pirate était même tombée tout près de Burgh, qui se tenait caché derrière la pierre où la boucle se fixa.

S'il n'en avait été empêché par Grandmoreau, il eût immédiatement coupé cette corde.

—Laisse les faire, lui avait dit le Trappeur.

Il ne faut pas leur laisser soupçonner notre présence ici.

« Ne bougeons pas et ouvrons l'œil.

« J'ai dans l'idée que nous allons nous amuser, »

John Huggs était loin de penser qu'on le surveillait de si près.

Aussi procédait-il à tous ces préparatifs avec la plus parfaite tranquillité.

Quand son câble fut fixé et tendu avec toute la solidité désirable, il fit former le cercle à ses bandits et leur adressa ce *speech* :

—Il faut que soixante d'entre vous passent de l'autre côté de ce précipice.

« Le pont n'est pas large, mais je vous réponds qu'il est bien suspendu et qu'il est assez fort pour vous porter tous en même temps.

« Chacun sait ce qu'il a à faire.

Un pirate s'avança sur le bord de l'abîme, y jeta un regard et recula en laissant échapper une exclamation de terreur.

Ce vide immense l'épouvantait.

John Huggs, ne lui laissa pas le temps de réléchir longuement.

—Empoigne le câble et passe, ou je te casse la tête dit-il.

Le capitaine avait élevé son arme, et son doigt était sur la détente.

Une seconde d'hésitation, c'était la mort.

Le pirate se cramponna au câble, se lança dans le vide et s'éloigna à la force des poignets.

Sans attendre qu'il eût fait une brasse, John Huggs, son revolver à la main, commanda :

—Allons, vivement ! Un autre !

Vingt hommes se trouvèrent bientôt suspendus au-dessus de l'abîme.

Contrariés dans leurs efforts par les oscillations brusques et irrégulières qu'ils imprimèrent au câble, ils n'avançaient que très-lentement.

Enfin celui qui est parti le premier n'est plus qu'à trois mètres du bord.

Il se hâte de l'atteindre...

Soudain deux coups sourds se font entendre...

Puis la voix de Grandmoreau, vibrante de plaisir, lance cette terrifiante menace :

—Mort aux pirates !

Au même instant, le câble coupé par le Trappeur se détacha d'un côté...

Un immense cri retentit...

Cri du suprême désespoir !

Dernier appel de vingt agonisants !

Le câble, rapidement emporté par le poids de ceux qui s'y tenaient accrochés, alla frapper avec force la paroi verticale de l'abîme du côté où il était encore fixé.

Le choc fut tellement violent que trois pirates lâchèrent prise et furent précipités.

Alors il se passa une scène épouvantable.

Ceux qui avaient pu rester cramponnés au câble pendant au-dessus du précipice firent des efforts désespérés pour se hisser à la force du poignet.

C'était en même temps des cris de fureur, des blasphèmes horribles, des lamentations et des gémissements.

Et, circonstance épouvantable ! celui qui se trouvait poussé par un camarade vigoureux et agile placé plus bas le repoussait à coups de pieds.

Chacun luttait avec l'énergie et avec la férocité du désespoir...

Tout à coup la voix de Grandmoreau se fit entendre de nouveau, dominant les cris des pirates.

—Attention commanda le Trappeur.

« Ensemble, et de l'adresse !

« Jone !

« Feu ! »

Une douzaine de coups de carabine partirent en même temps.

Les bandits jetèrent un nouveau cri... un seul...

Le câble venait d'être coupé net par les balles des trappeurs...

La grappe humaine disparut dans les profondeurs du précipice.

On entendit un grondement sourd... puis plus rien... plus rien qu'un joyeux ricardement de Tête-de-Bison et que les exclamations de triomphe de ses compagnons.

Cependant, pas un trappeur n'avait bougé de sa cachette.

Il avait été formellement convenu qu'il fallait laisser ignorer aux pirates l'importance du détachement.

Grandmoreau et John Burgh s'avancèrent donc seuls sur le bord de l'abîme.

Le Trappeur tenta à constater par lui-même que les vingt pirates étaient bien et définitivement engloutis.

Nous pouvons nous montrer à découvert, dit-il.

« Maître John Huggs est la prudence même.

« Notre prudence l'a surpris, à ce qu'il paraît, et comme il ne connaît pas nos forces, il se tient à distance.

—By God ! fit Burgh en explorant d'un coup d'œil le large plateau qui s'étendait au delà de la crevasse, il n'en reste pas trace, de ces brigands, pas l'apparence, pas l'ombre !

« Eh ! eh ! c'est assez amusant, cette déroute... mais je ne m'en étonne pas.

—Pourquoi ? demanda Grandmoreau.

—Parce que John Huggs n'est pas de ceux qui se laissent facilement intimider : je le connais.

« Je suis donc surpris qu'il ait si vite abandonné la partie.

Revenons à Tomaho et à Sans-Nez, que nous avons quittés au moment où ils venaient de franchir le précipice pour aller informer le chef de la caravane de la présence des pirates.

Suivons-les dans cette coulée de lave qui descend en spirale jusqu'à la plaine, et saisons ce qui leur arrive pendant que John Huggs essaie de franchir l'abîme qui le sépare de la montagne du Nid-de-l'Aigle et que sa tentative échoue d'une façon si tragique.

Voyons enfin si quelque malheureux événement n'est pas venu justifier les inquiétudes et les craintes exprimées par Grandmoreau dans son dernier entretien avec John Burgh.

Après avoir dénoué le lasso de Tête-de-Bison, Sans-Nez rejoignit Tomaho, et tous deux s'engagèrent dans le chemin creux où régnait une obscurité assez profonde, car le pâle rayonnement de la lune n'y pouvait pénétrer.

Parfois, cependant, une tache blanche, aux contours bizarrement découpés, se détachait sur les parois lisses du roc, éclairant jusqu'au fond l'étroit défilé.

On eût dit d'un large morceau de miroir cassé appliqué contre une muraille de granit.

C'était un rayon de lune profitant d'une échancrure, d'une crevasse, pour aller chercher le reflet au plus épais de l'ombre.

Tomaho, et silencieux, marche assez lentement pour permettre à Sans-Nez de le suivre.

Celui-ci est, au contraire, très gai ; il trotte aux côtés du géant et lui débite avec sa verve habituelle mille propos plus fantaisistes les uns que les autres.

Tout à coup, le géant s'arrêta et dit à voix basse :

— Je viens d'entendre un bruit.

— De quel côté ?

— En avant.

— Écoutons ! fit Sans-Nez.

Et après un moment :

— Moi, je n'entends absolument rien.

— C'est que mon frère n'a plus d'oreilles, dit Tomaho.

— Moi, j'entends toujours le même bruit."

Le géant se coucha et colla son oreille contre terre.

— Des pas d'hommes, dit-il.

— Ces hommes ont des mocassins cousus et garnis de clous comme ceux que portent les Visages-Pâles.

— Parbleu ! fit Sans-Nez, c'est peut-être le compte avec la caravane ou une nouvelle escouade qui fait une marche de nuit.

— Non, reprit Tomaho avec assurance et après avoir écouté de nouveau,

— Ce n'est pas une marche ordinaire, c'est un piétinement.

— C'est une halte, supposa Sans-Nez.

— Je ne crois pas, dit le géant en se relevant.

— Mais je pense que nous devons avancer avec prudence et sans faire aucun bruit.

— Marchons, dit le Parisien avec son insouciance habituelle.

— Si un pirate veut savoir ce que pèse une balle de ma carabine, il n'a qu'à se montrer : il fait assez clair pour que je trouve le point de mire.

— Que mon frère se taise, lui et sa carabine, recommanda Tomaho avec autorité.

— Si nous avons des ennemis devant nous, nous devons essayer de les éviter plutôt que de les combattre : nous ne sommes pas en force.

— Prudemment raisonné ! objecta Sans-Nez quelque peu moqueur.

— Mais comme il faut que nous passions...

— Il y a des ruses de guerre, répliqua le géant.

— Silence ! Avançons."

Ils reprirent leur marche, usant de toutes les précautions pour amortir le bruit de leurs pas et évitant de buter ou de déplacer les pierres roulantes.

Pendant un grand quart d'heure, rien de suspect ne vint justifier leurs craintes.

Tomaho s'arrêtait de temps en temps, écoutait l'oreille à terre et disait chaque fois :

— Le même bruit...

— Il augmente toujours."

Sans-Nez, lui aussi, commençait à écouter avec une attention marquée.

— Décidément, il y a quelque chose, fit-il à un certain moment, et je crois qu'en effet ce n'est pas là ce bourdonnement sourd d'une troupe en marche.

— Il me semble que j'ai déjà entendu un pareil bruit en approchant d'un bivouac..."

Sans-Nez s'interrompit soudain.

Un geste significatif de Tomaho lui apprit qu'il y avait du nouveau.

Il vit le géant s'arrêter, puis se courber

dans l'ombre et se dissimuler contre la noire muraille de rochers.

Le Parisien imita le manège, et, se rapprochant de son compagnon, il lui demanda à voix basse :

— Qu'est-ce que tu vois ?

Le géant étendit le bras dans la direction du chemin creux qui, après avoir fait un coude assez brusque, descendait en ligne droite sur une longueur d'environ cent cinquante pas.

— Que mon frère regarde en avant, fit Tomaho.

— Je regarde, dit Sans-Nez, mais je ne vois rien que du noir.

— Je remarque même un endroit plus sombre là-bas.

— On dirait qu'un éboulement a eu lieu depuis notre passage.

— Les yeux de mon frère commencent à s'ouvrir, fit le géant.

— Le chemin est barré par un amas de sable et de pierres qui ne provient pas d'un éboulement naturel.

— Alors c'est une barricade ? dit le Parisien.

— Une barricade construite par ces canailles de pirates ?

Mon frère ne se trompe pas, répondit Tomaho avec assurance.

— Fichue affaire ! murmura Sans-Nez.

— Elle doit être défendue, cette barricade.

— Comment forcer le passage ?

— Nous ne sommes pas en nombre, il s'en faut."

Tomaho ne répondit pas.

Pendant plusieurs minutes, et toujours immobiles, nos deux compagnons ne quittèrent pas des yeux cet obstacle infranchissable qui rendait impossible l'accomplissement de leur mission.

Et n'était-il pas désespérant de supposer que M. de Lincourt, dont les forces se trouvaient maintenant divisées, pouvait être victime d'une surprise et succomber dans un irréparable désastre ?

Après un long silence, Tomaho parut avoir suffisamment examiné la position de l'ennemi.

Il se pencha vers Sans-Nez et lui adressa cette question :

— Mon frère a-t-il cherché le moyen de passer, et l'a-t-il trouvé ?

— J'ai cherché, répondit le Parisien avec un geste de colère, et j'ai trouvé que nous sommes dans une fichue situation !

— Mon frère se désespère vite, reprit le géant.

— Son esprit n'est pas subtil, comme je le croyais.

— Il ne trouve pas une ruse de guerre ?

— Et toi, peux-tu m'indiquer le moyen de passer sur le corps de cent, peut-être de cent cinquante pirates ? fit Sans-Nez avec impatience.

— Mon frère veut-il me suivre ? demanda Tomaho sans faire attention à la mauvaise humeur du Parisien.

— Oui, répondit celui-ci.

— Il m'obéira ?

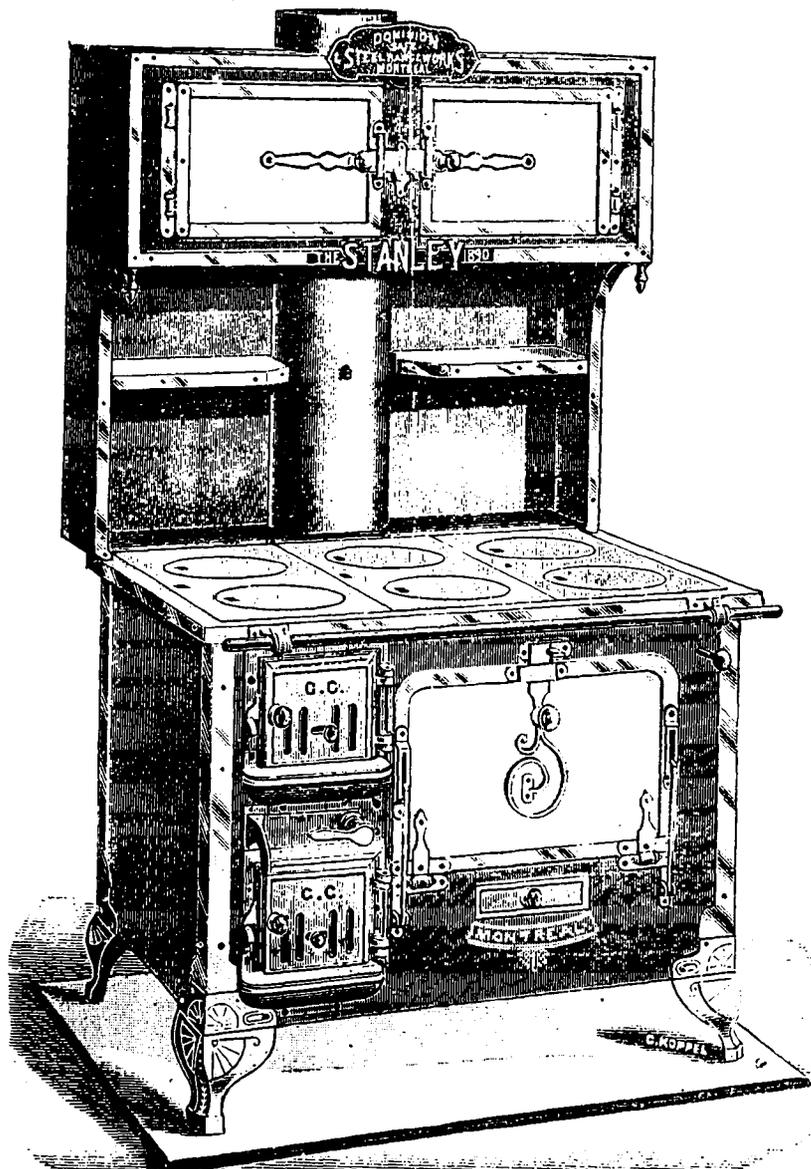
— Oui, répéta Sans-Nez.

— Qu'il vienne donc ! fit le géant, et surtout qu'il reste calme et silencieux.

Le Parisien allait demander des explications, mais Tomaho lui fit signe de se taire, et il se mit à ramper dans l'ombre le long du paroi des rochers.

Sans-Nez le suivit, se trainant sur les mains et sur les genoux.

(A suivre.)



GODEF. CHAPLEAU
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL
Téléphone Bell 133.
Téléphone Fédéral 828.

POUR LES VERS CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

La seule Loterie protégée par le Gouvernement

MEXICAIN

NATIONAL

LOTÉRIE

DE LA

CHARITÉ PUBLIQUE

ETABLIE EN 1878.

N'ayant aucun rapport avec aucune compagnie se servant du même nom.

LE PROCHAIN TIRAGE MENSUEL

aura lieu dans le

PAVILLON MAURESQUE

DE LA

Ville de Mexico,

JEUDI, 4 DECEMBRE 1890

LE PRIX CAPITAL ETANT DE \$60,000.

Par les conditions du contrat, la compagnie doit déposer le plein montant de tous les prix compris dans le tirage, avant de pouvoir vendre un seul billet, et recevoir le permis officiel suivant :

CERTIFICAT : Je, par les présentes, certifie que la Banque de Londres et Mexico a en dépôt les fonds nécessaires pour garantir le paiement de tous les prix qui seront gagnés au tirage de la Loterie de Bienfaisance Publique.

ADOLPHUS CASTELLO, Intervenant.

De plus, la compagnie est requise de distribuer cinquante-six pour cent de la valeur de tous les billets en prix — une proportion plus élevée que n'importe quelle autre loterie.

80,000 Billets à \$1.00 \$320,000

Prix des billets, Argent américain.

Billets entiers \$4, demi-billets \$2, quarts de billets \$1.

LISTE DES PRIX

1 Prix capital de \$60,000	fait	\$60,000
1 Prix capital de 20,000	fait	20,000
1 Prix capital de 10,000	fait	10,000
1 Grand prix de 2,000	fait	2,000
3 Prix de \$1,000	font	3,000
6 Prix de 500	font	3,000
20 Prix de 200	font	4,000
100 Prix de 100	font	10,000
310 Prix de 50	font	15,300
551 Prix de 20	font	11,000

PRIX APPROXIMATIFS

150 Prix de \$60, approximatif du prix de \$60,000	\$8,000
150 Prix de \$20, approximatif du prix de \$20,000	7,500
150 Prix de \$10, approximatif du prix de \$10,000	6,000
750 Prix de \$20, décimés par \$90,000	15,950

2276 3e montant à \$178,500

Tout paie tous les prix vendus aux Etats-Unis en plein argent américain.

Faites vos remises par lettres ordinaires, contenant des mandats, Money Orders, qui sont émis par toutes les compagnies d'Express, ou par lettres enregistrées.

Les lettres contenant de l'argent doivent être invariablement enregistrées.

ADRESSEZ

U. BASSETTI,
CITE DE MEXICO, Mexico.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

DE

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 1 Décembre.
Après-midi et soirée.

La Fameuse Pièce Burlesque

INTITULEE :

MANCHESTER NIGHT'S OWLS

Un des plus jolis spectacles.

Excellente Compagnie, Magnifiques Décors, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1851. Correspondance littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.
PARIS: Lucien Faucher, directeur, 1, rue Cujas.
NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. Sommaire de la 935e livraison d'Nov. 1890. TEXTE: La fille des Bohémiens, par Mlle J. Colomb. De l'art flamand de la haute lice en Italie, par Mlle Barbe. Retrouvée, par Henri Fayel. L'exactitude est la politesse des princes, par Th. de Caer. Une dangereuse aventure; suite de l'anglais par C. Dixon. Chaque numéro, 10 cent.

ILLUSTRATIONS de Myrbaech, E. Zier et Riou.
ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. SIX mois, 10 fr.
Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint Germain, Paris.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 R 10 NOTRE-DAME

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1605 Notre-Dame.

Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la Liqueur de Goudron de Norvège.

ATTRACTION SANS PRECEDENT

PLUS DE DEUX MILLIONS DISTRIBUES

L.S.L.

LOTÉRIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

incorporé par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnu dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1878, par une majorité écrasante du vote prochain, et

Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

John P. ...
J. T. Early

Commissaires.

Nous, soussignés, banquiers et banquiers, purgerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank
PIERRE LANAUX, Président State National Bank.
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.
CARL KOHN, Président Union National Bank.

GRAND TIRAGE MONSTRE

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans.

MARDI, 16 DECEMBRE 1890.

Prix Capital \$600,000

100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 PRIX DE \$600,000, soit	\$600,000
1 PRIX DE \$200,000, soit	200,000
1 PRIX DE 100,000, soit	100,000
1 PRIX DE 50,000, soit	50,000
2 PRIX DE 20,000, soit	40,000
5 PRIX DE 10,000, soit	50,000
10 PRIX DE 5,000, soit	50,000
25 PRIX DE 2,000, soit	50,000
100 PRIX DE 500, soit	50,000
200 PRIX DE 200, soit	40,000
500 PRIX DE 100, soit	50,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1,000, soit	\$100,000
100 PRIX DE 500, soit	50,000
100 PRIX DE 100, soit	10,000

PRIX TERMINAUX

1,988 PRIX DE \$200, soit \$397,600
3,144 Prix se montant à \$2,150,600

PRIX DES BILLETTS :

Billet Complet, \$40; Demis, \$20; Huitièmes, \$5; Vingtièmes, \$2; Quarantièmes, \$1.

Prix des Clubs: 55 Billets d'une piastre pour \$50.00

Envoyer tout argent par l'Express, et la Compagnie paiera les frais de port.

M. A. DAUPHIN,
Nouvelle-Orléans, La.

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.